

530 P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

15 FÉV. 1937

vendredi 12 février 1937.
seizième année, n° 47

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Réception de M. Firmin van den Bosch à l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises

Jules Destrée

Alexandre Sergéievitch Pouchkine

Poèmes

En quelques lignes...

Libres propos...

Le roi Albert et le régime

Problèmes actuels

Le problème des colons belges au Congo

Vicomte DAVIGNON

Baron van den BOSCH

Henri GRÉGOIRE

Alexandre POUCHKINE

TESTIS

Charles d'YDEWALLE

Hilaire BELLOC

Victor JACOBS

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques : Lettre pastorale de
S. Em. le cardinal Van Roey, Mgr J. Schryngens. Lectures.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polivache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINES

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.58

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglissés, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU
LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

3 fils

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soe. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

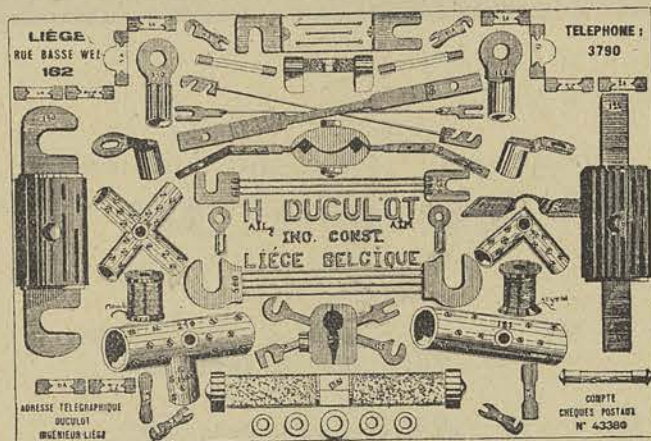
SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used: A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;
- S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS

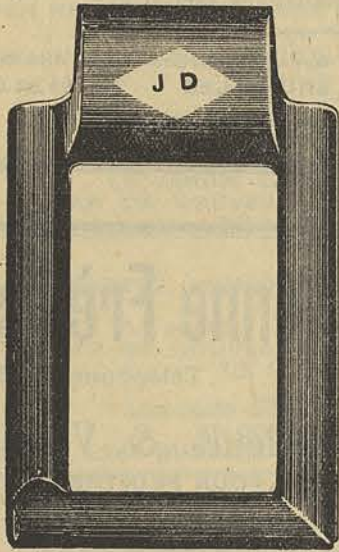


Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louls Antoine 97.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUOE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

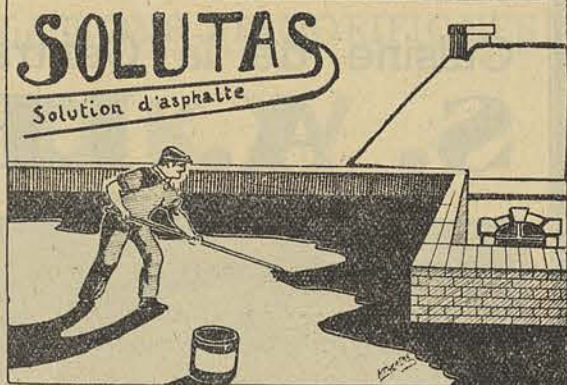
Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique):
Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone :
Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
37.49.29

BRUXELLES

Téléphone
37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

<p style="text-align: center;"><i>Distributeur général pour la Belgique</i></p> <p>LES FILS LEVY FINGER 32-34, rue Edm. Tollenaere BRUXELLES</p> <p style="text-align: center;"><i>NOMBREUX DÉPOSITAIRES</i> Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.</p>	<p style="text-align: center;"><i>Agent général pour le Hainaut</i></p> <p style="text-align: center;">S. A.</p> <p>Établiss. FIDELE MAHIEU 96, aven. de Philippeville MARGINELLE</p>
---	--

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

<p>Rue Honlet, HUY Tél. 833</p>	<p>Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre Bruxelles, rue de Lausanne</p>
-------------------------------------	--

Fabrique de Couleurs Vernis — Émaux — Siccatis Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la

S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :
55, Cantersteen, Bruxelles
Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :
93, r. de la Cathédrale, Liège
Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :
Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.
Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers
Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :
Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.
Hôpital Civil d'Anderlecht.
Hôpital Civil de Charleroi.
Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.
Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON

PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON - £ 125.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO

VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE

EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18.

A GAND

40, rue Flévy.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°

20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

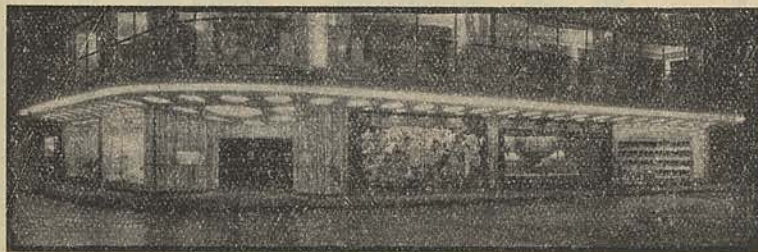
GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.



Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR

AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)

Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines, lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristés à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. — Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux d'Art et de grande Décoration. — Sculpture Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

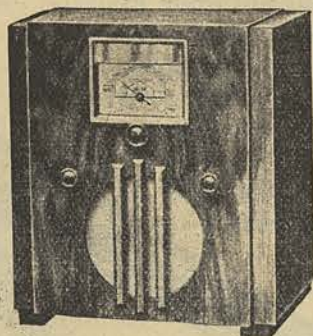
Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

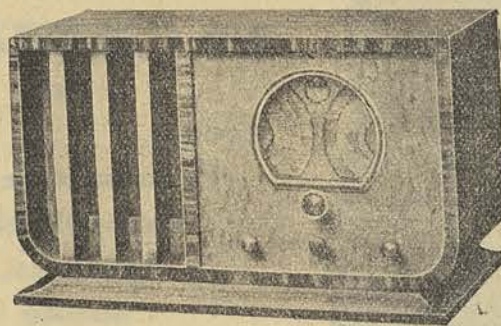


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers Peints toujours nouveaux, d'une fraîcheur durable et du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers "SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapisser

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie et contre les Accidents

— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

■ HUY (Belgique)

'SWAN'

DONNE TOUJOURS SATISFACTION

Le "VISOFIL" en un clin d'œil vous voyez où en est l'encre.

Les porte-plume "SWAN" durent toute la vie. Ils n'ont pas d'égal pour écrire avec aisance, avec souplesse. Leurs services sont invariables. Ils existent en toutes dimensions et couleurs pour satisfaire tous les goûts, tous les besoins.

Le "LEVERLESS" Pour le remplir rien que deux demi-tours en haut

EN VENTE PARTOUT

La revue catholique des idées et des faits

Réception de M. Firmin van den Bosch à l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises

Jules Destrée

Alexandre Sergiéévitch Pouchkine

Poèmes

En quelques lignes...

Libres propos...

Le roi Albert et le régime

Problèmes actuels

Le problème des colons belges au Congo

Vicomte DAVIGNON

Baron van den BOSCH

Henri GRÉGOIRE

Alexandre POUCHKINE

* * *

TESTIS

Charles d'YDEWALLE

Hilaire BELLOC

Victor JACOBS

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques : Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Van Roey,
Mgr J. Schyngens. — Lectures.

Réception de M. Firmin van den Bosch

à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Discours au nom de l'Académie (1)

MONSIEUR,

De toutes les réussites de votre carrière, celle-ci n'est pas la moindre. Tout se passe comme si une fée inconnue avait souscrit, devant votre berceau, une promesse que notre Académie est heureuse d'acquitter aujourd'hui. Pour gravir rapidement les échelons de la magistrature, jusqu'à atteindre le plus haut sommet d'une juridiction internationale, il vous a suffi sans doute d'acquérir de fortes connaissances juridiques, d'obéir à la discipline de sérieuses vertus professionnelles et de jouir de la chance, alliée à la protection des dieux. Mais où chercher la raison de votre amour des lettres, de votre don du style et de cette véritable passion d'écrire, si ce n'est dans une vocation mystérieuse, à laquelle présida sans se nommer une Muse, sous le couvert de quelque marraine provinciale?

Je connais votre village natal, pour y être passé naguère au cours d'une excursion à travers la « Campine ardente et mystique ». J'ai salué la « grande maison blanche, entourée d'un jardin » avant d'atteindre le burg féodal de notre confrère et ami commun Georges Virrès. Il sait lui, comme pas un, pour l'avoir pratiquée toute sa vie, la secrète correspondance de l'âme et du paysage. Il n'est pas suspect d'irrévérence envers les choses éternelles. Je lui dois pourtant de projeter sur l'écran de votre plus lointain passé une image inédite, et qui aurait bien l'air de contredire précisément le vœu de la terre où vous avez poussé vos premières racines, si elle n'expliquait certains côtés de votre caractère. Vous n'êtes pas tout Flamand comme on le penserait à vous entendre : votre bisaïeul maternel arriva en Campine avec les armées de la Convention. Et sur le clocher qui devait sonner plus tard votre baptême, il fit coiffer par ostentation et

vaine jactance un bonnet phrygien. On a eu beau l'enlever, le conventionnel a pu réparer l'outrage en se laissant annexer à son tour par le pays dont il a fini par accepter la foi et où il a fait souche de parfaits chrétiens; l'ombre de la coiffure républicaine se profile quelquefois sur votre front de serviteur de la justice du Roi. Sous la toque, le bicorne et même le fez, posés successivement sur vos cheveux indociles, qu'est-ce qui se rebiffe, pointe et frise l'irrévérence, si ce n'est les restes de ce bonnet révolutionnaire, mal repassé comme vous diriez vous-même, en votre langue aux métaphores hardies, « par le fer chaud des ferveurs ancestrales »?

Ah! Monsieur, les choses s'expliquent toujours en Belgique quand on les voit telles qu'elles sont. Nous ne sommes pas tout un, ni Flamand, ni Wallon. Notre mélange spirituel ressemble à notre terre de confluent. On y reconnaît des limons divers. Et notre âme pour s'exprimer en littérature a le choix, signe de liberté, entre les langues, les sensibilités et les formes d'art auxquelles répondent les ardeurs et les contradictions de notre passé. En saluant en vous un écrivain victorieux de la déformation professionnelle, un homme affranchi du conformisme bourgeois, un Flamand enfin, aussi amoureux des forces que de l'art latin de les exprimer, j'ai le sentiment de rendre à vos mérites le juste hommage qui convient à un vrai Belge.

Et pourtant vous nous revenez de loin. L'enfant de Peer et de Brée, le collégien du petit séminaire de Saint-Trond, l'étudiant et l'avocat de Gand, le jeune magistrat de Courtrai et de Termonde ont pu s'être enfiévrés de littérature, à une époque où la littérature passait pour un rêve désordonné; ils n'avaient certes jamais songé que les années de l'homme mûr s'épanouiraient sous le soleil des Pharaons. Le sphinx le savait sans doute, mais il gardait ce secret-là avec les autres. Et d'ailleurs il ne nous intéresse ici que par l'action qu'il a eue sur votre talent.

(1) Discours de réception prononcé le 13 février par le vicomte Henri Davignon.

Si vous vous présentez à nous — et nous ne pouvons l'oublier — couvert de titres et d'honneurs, nous vous voyons mieux dans la simplicité et la nudité de l'homme de lettres que vous n'avez voulu cesser d'être. Nous n'ajoutons pas une décoration à celles qui ont pris votre poitrine comme rendez-vous. Nous ne disposons d'aucun attribut à joindre à ceux que vous ont valus le protocole officiel et l'exotisme de commande au cours de votre heureuse carrière. Vous avez gardé l'habitude de vous tenir debout dans l'exercice de vos magistratures à réquisitoires et à opinions, conformes ou non. Nous vous avons invité à vous asseoir, enfin, autour de cette simple table oblongue qui, au rez-de-chaussée de ce noble bâtiment, assemble nos débats vifs et courtois. En le faisant nous laissons de côté toutes les appellations, nobiliaires et autres auxquelles vous vous êtes laissé habituer. Je vous donne même du « Monsieur » tout court, alors qu'une amitié, liée à l'éveil de ma propre vie littéraire, devrait m'inciter à m'adresser à vous avec une plus familière déférence.

Le Firmin van den Bosch élu par notre Académie au siège de Jules Destrée dans une sympathie unanime correspond trop exactement, je crois, aux ambitions informulées du rhétoricien saintronaire et aux revendications passionnées du fondateur du *Drapeau*, pour que je doive voir en ce moment en lui autre chose que l'animateur combatif, l'écrivain fougueux et le serviteur des lettres envers qui d'ailleurs j'ai une dette personnelle à payer.

C'est celle de ma génération.

* * *

Elle n'a pas connu la Jeune-Belgique, dont vous êtes le contemporain. Elle n'a même pas été élevée dans la vénération d'un groupement littéraire qui nous paraît, à distance, avoir été un peu dépassé par ses ambitions. Si j'avais comme vous rencontré Max Waller pendant mes années de philosophie et lettres, sans doute aurais-je pris feu au contact de ce briquet pétulant et irrévérencieux. Par contre, sans trop le savoir, j'ai cueilli avec les poèmes brûlants et purs de Fernand, Severin le fruit savoureux du Symbolisme, que ce grand isolé n'a fait que côtoyer, et j'ai aimé la *Chanson d'Eve*, de Charles van Lerberghe, sans trop savoir si elle serait revendiquée par une école, plus féconde en exégètes qu'en créateurs. Vous et moi, à quinze ans de distance, nous avons eu à compter avec une même infériorité, dont vous alliez vous faire un tremplin. La religion, la culture catholique, l'humanisme chrétien semblaient ignorer, vouloir ignorer l'art poétique sauf dans les restrictions d'une rigueur conforme aux canons abusivement établis sur la prétendue doctrine de Boileau-Despréaux. Hors du Classicisme, point de salut. Le Romantisme, folie; le Naturalisme, pestilence. La littérature moderne, réduite à la rédaction conventionnelle sur des poncifs aussi solennels que païens. Elle avait à se détourner de la sauvagerie truculente des écrivains soucieux de donner à notre pays, par les lettres, une originalité conquise, dans le passé, au profit des peintres seulement. Les morceaux choisis, rassemblés par un R. P. Jésuite, le même qui composait des tragédies, modelées, curieuse contradiction, sur les formules les plus étroites de M. de Voltaire, voilà l'assouvissement proposé aux élèves, comme vous, comme Eugène Gilbert, votre condisciple, démanchés par le prurit d'écrire. Contre ces innocentes machines à moulinet, transformées par vous en géants redoutables, nouveau Don Quichotte vous êtes entré en lice. A votre appel de trompette quelques vitres de collègue volèrent en éclats. La bataille vous amusait et, j'en ai l'impression, vous avez continué de ferrailer quand vos adversaires avaient déjà mordu la poussière pour y retrouver les cendres d'autres cuistres.

Car étions-nous vraiment si privés d'air que cela? Je garde pour ma part le souvenir reconnaissant de bons maîtres à qui je dois — peut-être me l'enseignèrent-ils en fraude! — l'admiration éperdue de Victor Hugo et même d'Alfred de Musset. Mais vous vouliez davantage, avec Henri Carton de Wiart, Pol Demade et Maurice Dullaert, vos compagnons d'armes. Vous revendiquiez une tendre indulgence pour Verlaine et la vénération enthousiaste d'un Barbey d'Aurevilly, d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Ernest Hello, placés délibérément par vous sur les autels dans le temple dévasté de la littérature catholique. Et, sur le terrain doctrinal, il vous fallait vider à fond une dispute, vieille comme le monde, contre les tenants de la morale substituée à l'art, en répondant par l'affirmative à cette question d'élémentaire justice : Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?

Cela nous paraît loin. J'ai gardé par curiosité deux brochures où se manifeste l'assurance de deux de vos contradicteurs. Au fond vous étiez d'accord. Il y avait, comme toujours, confusion de domaines. Et je donne tous les arguments, échangés de part et d'autre, pour trois vers de Victor Hugo. L'abbé Félix Klein, appelé par vous de Paris à la rescousse, les cita comme un exemple d'image inutile et pourtant sublime, simple évocation d'un mince croissant de lune dans un ciel d'août :

*Quel Dieu, quel moissonneur d'un éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles?*

Sur l'auditoire du Congrès littéraire de Gand, provoqué par vous, un frémissement passa qui valait tous les assentiments et consacrait votre victoire.

Soyez donc béni, Monsieur, pour nous avoir ainsi conquis à nous, adolescents de mil huit cent nonante-six, le droit d'être un jour nous-mêmes dans l'indépendance désintéressée d'une création personnelle.

Cette création, on dirait que vous vous l'êtes interdite à vous-même. En dehors de l'apostolat littéraire, de l'essai critique, du récit de voyage et des souvenirs et mémoires en quoi vous excellez, vous ne nous avez donné qu'un court roman : *Le Crime de Luxhoven*. Il est curieux par l'expérience qui s'y révèle, celle du temps où vous étiez procureur à Termonde. C'est une œuvre sans lendemain. Pour être un romancier proprement dit, il faut être plus dégagé de l'action que vous ne le fûtes jamais. Le roman, en effet, est une action rêvée, jouée en soi, observée dans les autres et dans laquelle intervient tout ce que l'auteur aurait dû mettre en plusieurs vies. Les romanciers sont surtout des hommes d'action en puissance. A moins que la vie ne les y contraigne, ils ont tendance à se dérober à l'action. La vie imaginaire leur en tient lieu. Quelques-uns y trouvent une compensation à une frénésie inemployée d'action réelle. Vous, Monsieur, votre carrière vous a pleinement absorbé et donc satisfait. Vos loisirs mêmes, dans la presse, dans les coulisses de la politique, sont une manière de requérir et de juger, en homme et en « catholique indépendant ». Il ne vous restait pour la littérature proprement dite que les instants — les meilleurs — consacrés à la lecture, à la méditation, à la contemplation. Nous leur devons des feuillets de route; des pages de critique et de doctrine, jetées au hasard des revues et des conférences, et qui sont devenues des livres; des impressions d'âme, enfin, où vous rejoignez vos vraies origines.

Mais, par-dessus tout cela ou pour cela, vous n'avez jamais cessé d'exercer sur la jeunesse catholique de votre temps une profonde influence. La trace en est visible à travers la collection de deux périodiques, étroitement liés par votre empreinte : le *Drapeau* et *Durendal*.

Le *Drapeau*, scission du *Magazin littéraire*, revue gantoise, a été qualifié par vous d'entreprise de « déblaiement ». C'en fut une. Si certains morts que vous avez cru tuer portent toujours bien, — tel Boileau auquel vous avez d'ailleurs fait plus tard, fort galamment, amende honorable, — les décombres de vos fureurs juvéniles formaient sur le carreau un assez joli tas. Pendant une année entière, douze numéros, le *Drapeau* (pioche et balais) fit place nette. Quand il ne resta plus un moellon à pulvériser, une poussière à disséminer, le journal de combat céda le pas à une revue d'œuvres. Ainsi naquit, à Bruxelles cette fois, *Durendal*, qui ne disparut qu'à la guerre. Pour écrire son histoire je devrais faire un tableau des principaux talents de ces trente dernières années, et ce serait ainsi un peu l'histoire de notre Académie. Avec vous, Monsieur, comme avec Carton de Wiart, Virrès, Ansel, Goffin, Severin, les collaborateurs de *Durendal* sont ici à l'honneur, morts ou vivants. Mais une ombre nous manque. Elle n'eût jamais franchi le seuil de notre compagnie, car sa plume n'égalait point sa ferveur littéraire et religieuse. Nous sommes nombreux à la chercher aujourd'hui, rôdant dans le jardin d'Akademos, en quête d'un article, au moins d'un abonné. Elle s'appelle l'abbé Henry Moeller.

Pourquoi ne puis-je prononcer son nom sans voir surgir, comme une déformation grotesque et touchante de sa belle âme, trois images un peu caricaturales? C'est d'abord, au premier étage d'une modeste maison de la rue du Grand-Cerf, en face le couvent des Dames du Sacré-Cœur, une chambre terriblement enfumée et, devant la table encombrée de billets illisibles, un petit homme contrefait, portant soutane; il tutoyait les poètes comme des dieux et incitait sans vergogne les conteurs à lui faire confiance de leurs amours. C'est ensuite, sur le boulevard voisin, à l'intersection de deux communes, entre le rayon de surveillance des flics d'Ixelles et de Saint-Gilles, le même abbé haussant celle de ses épaules qui n'y atteignait pas jusqu'à la tablette du kiosque à journaux; il y jetait, chaque midi, d'une voix de commandement sonore, le titre d'une publication littéraire, certainement désapprouvée par la Congrégation de l'Index. C'est, enfin, sur le trottoir de l'avenue de la Toison d'Or où j'habitais, sortant de l'église des Pères Carmes dans laquelle sa piété angélique venait de s'épancher, l'abbé Moeller encore; il saluait d'un large coup de chapeau mes parents, mes sœurs et jusqu'aux domestiques de la maison, puisque c'était la maison d'un abonné de *Durendal*.

Abonné, je ne l'avais pas été assez vite à son gré. Je fus d'abord collaborateur, après avoir essuyé plusieurs refus, parfaitement justifiés mais exprimés dans un style assez peu ascétique. J'avais nourri l'illusion, démentie plus tard par ma propre expérience de directeur de Revue, que collaboration valait abonnement et comportait au moins le service du périodique. J'ignorais (et, je le crois, tous ses collaborateurs et associés aussi, et vous-même, Monsieur, tout le premier) le miracle permanent d'un budget dont le seul abbé Moeller assurait l'équilibre. Cela suffit à expliquer le coup de chapeau collectif à l'adresse de l'abonné fidèle, et de ses ascendants et collatéraux jusqu'au troisième degré.

J'appartenais moi-même à une autre maison. Dans le temps où vous rejeunissiez l'équipe du vieux *Magazin littéraire* de Gand, avec le plus ou moins de consentement de son propriétaire M. Adolphe Siffer, la *Revue Générale*, retombée sous le joug de M. Woeste, après une brève dictature de Prosper de Haullevillé, voyait se glisser dans son Comité de rédaction Eugène Gilbert, fils prodigue d'un mathématicien célèbre. A sa manière policée, courtoise et un peu sucrée, — il aimait les petits fours et les dames du monde en abusaient, — il donnait droit de cité dans sa chronique littéraire mensuelle aux livres de Camille

Lemonnier, d'Albert Giraud, d'Eugène Demolder. Une fois mes études universitaires achevées, je fus admis, sur ma bonne mine, à pénétrer à mon tour dans l'aréopage et à me tenir modestement derrière la surdité adroite de mon chef de file, pour échapper à la contagion des savantes publications didactiques et des vaticinations politico-philosophiques de ces messieurs du Comité. Vous-même, vous vous refuserez sans doute à le reconnaître ici, mais je le rappellerai comme au jour du jugement dernier, vous aviez commis à la *Revue Générale*, dès 1890, un article sur *Les Origines du Parti doctrinaire gantois*. Je n'ai pas eu la cruauté de le relire parce que, dès 1892, la *Revue Générale* donnait de vous, en guise de réparation, une étude sur Lamartine. Depuis, chaque fois que vous vous êtes attaché à un sujet littéraire d'importance, vous l'avez confié à Eugène Gilbert ou à moi-même. Ainsi le départ se pratiquait avec plus de justice entre les deux maisons. Cela n'a pas empêché les nombreux « petits serpents » de *Durendal*, auxquels je ne jurerais pas que vous ne prêtiez point parfois votre langue effilée, de traiter en toute occasion la *Revue Générale* de « douairière rétrograde ».

Heureux temps où, malgré leurs prétentions révolutionnaires, les hommes de lettres affectionnaient la redingote et le chapeau haut de forme. J'ai admiré sous cet appareil, et bien avant que je le connusse, notre confrère Louis Dumont-Wilden et ses amis, frais émoulus de l'Université de Bruxelles, à travers les vitres embuées d'une taverne des Galeries Saint-Hubert. Si bien qu'au cas, invraisemblable, où notre Académie se targuerait de reviser à son tour le dictionnaire, il est un mot que nous aurions bien de la peine à éviter d'y introduire, sous un sens inintelligible à Paris, celui de « buse », comme synonyme de coiffure historique et littéraire.

Excusez-moi, Monsieur, si je prends le prétexte de votre réception pour jeter quelque ironie sur les jours, réputés fabuleux, de la naissance de nos Lettres. Vous avez tant d'esprit caustique que je m'étonnerais que vous en prissiez ombrage. Et peut-être pensez-vous avec moi que les temps sont venus d'accorder moins d'importance à l'héroïsme supposé de ces débuts. Dans notre dernière séance publique, M. Charles Bernard nous rappelait sagement à la modération dans les termes, en montrant que seuls ceux d'entre nous qui ont eu l'héroïque ambition de vivre de leur plume, sans déchoir de leur rang d'artiste, ont mérité d'accoler l'épithète au souvenir de leurs années douloureuses. Les autres ont accédé d'emblée au plan de la joie. Pour vous, pour maint autre à qui la littérature, servie pourtant comme une maîtresse exigeante, a été surtout une source de bonheur, écrire demeure la fierté heureuse de leur vie.

Et c'est pourquoi il me reste à dire quelle moisson vous avez engrangée, après la floraison tumultueuse de vos initiatives d'apostolat littéraire.

* * *

Firmin van den Bosch, féroce ironiste, tombeur de réputations surfaites, perpétuel soutien des irréguliers et des mécontents : voilà la légende. Elle court les cercles, les couloirs et les salons où il vous arrive de vous attarder et de vous divertir à lui donner, par artifice, une confirmation temporaire. Qu'on ouvre vos livres : elle s'évanouit. Ah! la bonne chaleur d'enthousiasme et d'émotion partagée. Derrière le binocle où se brise l'éclat d'un œil que tout amuse, le regard est voilé de tendresse contenue et, dans la voix aux stridences mordantes, la paille d'une ferveur ingénue ne nuit point au pur métal des convictions sincères. Vous aimez la grandeur, la beauté, la noblesse; et c'est pourquoi sans doute vous avez choisi de servir la justice. Mais vous avez besoin d'exprimer la douceur de ce qui est grand, beau et noble; et c'est pourquoi vous avez voulu publier des livres. Il n'y a pas

contradiction ni démenti. Sans revenir au bonnet phrygien sur le clocher, le contraste est, en chacun de nous, rançon de la santé morale. Les venimeux, les atrabilaires et les pète-sec sont facilement moroses, silencieux et hautains. Le refoulement de leur cœur réticent se traduit par mille propos obliques et cent écrits tarabiscotés. Vous, Monsieur, après avoir jeté aux quatre vents de l'esprit le comique évident de la comédie humaine, vous réservez au contraire pour la confiance au lecteur les longues réflexions d'une pensée méditative et les pures ardeurs d'une âme nostalgique.

Quand parurent, en 1898, vos *Essais de critique catholique*, vous étiez encore trop l'homme des *Coups de plume*. Pourtant une haute impartialité corrigeait ce que le titre de ce recueil pouvait avoir d'excessif. Il n'y a pas de critique catholique. Il y a un catholique sincère, parce que convaincu, et faisant avec une bonne volonté de la critique. N'est-ce pas cela et uniquement cela que vous avez voulu signifier à vos rivaux, non pas tant aux tenants d'un autre idéal philosophique qu'aux derniers féaux du conformisme encroûté pour lesquels le modernisme littéraire devait nécessairement être étranger à l'admiration d'un croyant, engoncé de classicisme? Et vos préférences de se manifester beaucoup plus dans le sens de la louange que dans celui du dénigrement. D'avoir fait une charge à fond contre Fénelon et son *Télémaque* vous a rendu peut-être trop enthousiate de Brunetière, bien que j'aie partagé et partage encore en partie votre engouement pour ce maître constructeur. D'avoir pourfendu Zola — aujourd'hui presque abandonné — vous a rempli d'une indulgence excessive pour J.-K. Huysmans. Un goût sans doute immodéré, mais bien de son époque, pour les vocables grandiloquents, pour les images rutilantes demeure chez vous le signe de cet appel à la ferveur, analogue au cri du muezzin que vous écouteriez comme un écho le jour où l'Orient vous conquerrait.

Littérature d'aujourd'hui, paru en 1909, et les *Lettres et la Vie*, sorti en 1912, sont deux livres à peu près exempts de ce style outrancier. Ils méritent toujours par leur sobriété et leur conscience les éloges que leur décernait Eugène Gilbert et M. Victor Kinon. Votre ancien adversaire de la « critique laïque », appellation aussi déplacée que l'autre, M. Georges Rency n'a pas été le dernier à soutenir de toute son influence parmi nous votre accession à l'Académie; il scellait ainsi, dans un égal amour de l'information critique et de la justice rendue, la fin de vos disputes de tendances. Sur Bourget, à propos de l'*Elape*, approuvée comme théorie, mais jugée inférieure comme réalisation littéraire, sur Barrès, que vous deviez rencontrer plus tard en Egypte, vos considérations sont rejointes déjà par le jugement de la postérité.

Dois-je le dire néanmoins? Tout ce que vous nous avez donné pendant et depuis la guerre m'enchantait bien davantage. Votre départ pour l'Orient précéda de peu les grondements de la tempête; comme si l'exil, accepté par vous à l'avance pour le service international du droit, allait vous mettre mieux dans la dépendance d'un cœur demeuré tout entier en Belgique. Ceux qui, comme moi, vous virent périodiquement rentrer d'Egypte pendant les années douloureuses, à Paris, au Havre, à Londres, n'oublieront pas cette vigueur en vous de la partie souffrante. Malgré le hâle du climat africain, les habitudes de la fréquentation diplomatique, le contact du flegme anglo-saxon, vous conserviez plus que nous, dans votre allure, dans votre langage, dans votre accent, l'atmosphère de chez nous. Que dis-je? les splendeurs exotiques, auxquelles on voyait bien aussi que vous étiez sensible, se traduisaient par des analogies, des rappels où revivait la pâle et tendre vision du paysage envahi. En sorte que ce que nous trouvons aujourd'hui dans vos deux livres rapportés de là-

bas : *Au long de ma route et Vingt ans d'Egypte*, c'est l'Orient sans doute peint avec goût, avec plaisir, mais d'un pinceau trempé encore des couleurs du pays natal.

Et voilà peut-être, voilà sans doute l'un des secrets de la vivacité de votre emprise sur le milieu international de l'Egypte elle-même. Je garde le chagrin de n'avoir pu aller le vérifier sur place, au temps de votre rayonnement à Alexandrie et au Caire. J'en croirai le témoignage des regrets que vous avez laissés derrière vous, tel ce discours d'adieu du président de la Cour d'Alexandrie, un Scandinave qui annonce que « sans vous l'Egypte redeviendra plus grise, plus monotone ». Quel soleil aviez-vous donc apporté de nos Flandres brumeuses en ce delta de feu? Le président d'un groupement littéraire réuni, comme celui des Goncourt, dans un grenier va le dire. Par vous une flamme avait été allumée là où ne brillait que la passion du gain ou la fièvre de la croissance économique; et un cercle d'art réchauffait comme un foyer d'attraction, « modeste groupe de littérature » sous ce titre, donné par vous qui en fûtes le fondateur et le président, « les Amis de l'Art ».

L'Institut d'Egypte, fondé par Bonaparte, rendu à son nom primitif par le roi Fouad I^{er}, votre ami, pouvait avant nous vous appeler à lui. Mais quand, magistrat à la retraite, diplomate sans emploi, activité toujours débordante, vous avez pris vos quartiers définitifs dans notre Bruxelles en transformation, il y eut comme un flottement dans vos préférences. Tout continuait à vous intéresser. Vous sembliez à la recherche d'une Andromède à délivrer. Il s'en fallut de peu que la littérature, dépourvue de chaînes, vous perdit au profit de la politique, captive des partis et de la médiocrité des intérêts particuliers. Curieuse sirène, elle transforme les appels de la place publique en cantilènes et ne respecte, dans ses tentatives de basse séduction, ni l'âge, ni le caractère, ni la haute vocation artistique. Mais ceux qu'elle veut perdre, elle commence par leur brouiller la cervelle. Et vous, Monsieur, vous l'aviez incorruptible et solide dans sa force raisonnante. Un instant troublé par la perspective de servir encore, vous vous êtes réfugié dans vos souvenirs.

Et cela nous a valu votre meilleur livre, *Sur l'Ecran du Passé*, dont le dernier chapitre suffirait à justifier votre présence parmi nous. A cinquante ans de distance, on y voit surgir les ombres que vous avez approchées vivantes et que vous nous restituez sous des traits définitifs. De Barbey d'Aurevilly à Huysmans, de Verlaine à Renan, les voilà les maîtres de votre jeunesse. Ils parlent, ils s'animent, ils laissent d'eux cette empreinte que vous avez subie et qui, par vous, devient un document de l'histoire littéraire. Un autre ne pouvait le donner. Il fallait un Belge, un catholique, un homme ayant traversé la crise qui suivit l'effondrement du Romantisme et la stérilité du Parnasse. Aussi, au moment où vous allez évoquer pour nous la grande figure de notre cher Jules Destrée, vous nous voyez plus qu'attentifs, impatients et recueillis. Personne mieux que vous, parce que idéaliste et combatif, épris d'art et de réalité, soucieux de grandeur et de vérité, ne nous rendra celui que nous ne nous consolons pas d'avoir perdu. Son nom est à jamais uni à la fondation de notre Académie. Il en proposa la création au roi Albert à qui il consacra, dans un élan d'admiration et de regret, son dernier ouvrage. Nous vous faisons d'avance crédit pour traduire notre gratitude, interpréter notre ferveur et expliquer notre amitié; et nous saluons déjà en lui comme en vous-même, Monsieur, le lettré qui, par l'amour et la pratique de la belle langue française, a su égaler la sincérité du cœur à la vigueur soutenue de l'esprit.

HENRI DAVIGNON.

JULES DESTRÉE

Votre Compagnie, Messieurs, est, à un double titre, créancière de ma gratitude : elle a donné à mon modeste effort littéraire une haute consécration et elle a ajouté sans mesure à sa bienveillance en m'appelant à succéder à un homme qu'on ne remplace pas, le fondateur même de l'Académie.

Si, en me conviant vers vous, vous avez voulu récompenser une longue fidélité vouée à l'Art au cours d'une carrière judiciaire variée et mouvementée à souhait, je n'aurai pas l'impertinence de vous dire que vous avez eu tort, et je n'ai même pas à m'excuser d'un cumul, objet d'un préjugé périmé depuis que les hauts exemples d'un Edmond Picard, de l'écrivain même à qui j'ai l'honneur de succéder et de tant d'autres, ont enlevé toute incompatibilité aux activités jumelles du Droit et des Lettres.

Un procureur général n'a donc plus aujourd'hui à faire amende honorable pour avoir dessiné des arabesques d'art dans les marges sévères du Code.

On a voulu bien m'assurer, d'autre part, que le choix de l'Académie, en la présente occasion, lui fut particulièrement dicté par le désir de reconnaître et de souligner la part que prit la génération spirituelle à laquelle j'appartiens au renouveau de notre littérature nationale.

Telle ayant été votre intention, vous permettrez sans doute que je ne me présente pas seul devant vous, mais que rejoignant ici, à côté de vaillants compagnons de lutte et d'idées, des adversaires avec qui j'ai jadis croisé la plume, sans que ces duels aient eu d'autres résultats qu'une loyale et confiante amitié, je puisse venir vers vous accompagné par des ombres amies, déjà évoquées aujourd'hui.

Qu'aux environs de 1890, un groupe de jeunes hommes venus des autres régions philosophiques aient, tout en sauvegardant leur Credo, apporté à l'œuvre de notre renaissance littéraire le concours de leur ferveur et de leur activité, c'est là pour eux, par delà les années, un sujet de joie et de fierté.

Faut-il croire qu'il en est de la foi littéraire comme de la foi religieuse, et qu'elle transporte les montagnes?

Ce furent en effet des montagnes de préjugés et d'indifférence que ces initiateurs durent transporter pour assurer la route libre à leur apostolat.

Celui-ci s'exerça en une terre de mission où une grande tradition religieuse esthétique avait été anémiée par le jansénisme, racornie par la routine et faussée par la politique.

Tâche ingrate que de revivifier cette tradition en lui insufflant le goût rédempteur de la modernité, en lui inculquant le sens averti de l'éclectisme, et en lui enseignant cette vertu de tolérance qui commande inflexiblement de reconnaître la beauté partout où on la rencontre, fût-ce chez ceux qui pensent et sentent autrement que nous.

Tâche ingrate, et cependant remplie.

C'est que d'abord nous trouvâmes parmi nos devanciers un répondant de grand choix : Prosper de Haulleville. Figure attachante, trop voilée par l'oubli, d'un croisé moderne qui, arc-bouté avec fermeté sur des principes éternels, pensait et guerroyait en avant de son époque. Il aimait à raconter que dans sa jeunesse il avait subi deux fortes influences, d'apparence très différentes : Lacordaire et Rachel.

A l'école du grand moine d'Occident, il s'initia au culte de la liberté, tandis que l'illustre tragédienne lui inculquait la passion

de la beauté. Philosophe, historien, essayiste politique et littéraire, Haulleville avait le sens divinatoire de l'heure qui approche et il voulait que la jeunesse allât au-devant d'elle et vécût dans l'avenir plutôt que dans le passé. Directeur du *Journal de Bruxelles* et de la *Revue Générale*, il fit bénéficier le quotidien et le périodique de la vertu de renouvellement qui était en lui; à un moment où des préventions obtuses persistaient contre la Jeune-Belgique, il accueillit comme collaborateurs Georges Rodenbach et Iwan Gilkin. Ainsi Haulleville avait préparé un héritage de bravoure intellectuelle que reçut en partage Eugène Gilbert, lequel, si une mort prématurée ne l'avait enlevé à son beau destin, devrait en toute équité occuper la place que votre bienveillance a faite aujourd'hui mienne.

La plupart d'entre vous ont connu cet élégant et charmant Gilbert, à l'âme si généreuse, à l'esprit tout en nuances et en délicatesses; à ce critique pénétrant et prime-sautier, dont la rare faculté d'analyse était doublée de la diplomatie la plus subtile, nos Lettres et vos livres, Messieurs, doivent d'avoir pénétré dans un milieu qui leur était jusque là ombrageusement et injustement fermé.

A cette pénétration heureuse contribua aussi l'abbé Henry Moeller, notre garant théologique et que nous appelions volontiers notre « aumônier ». Mais quel aumônier bousculant, un archevêque Turpin, qui aurait brandi lui-même Durendal et livré perpétuellement bataille. La fièvre de l'art le possédait tout entier; elle avait durci les traits de son visage, mis dans son regard une flamme toujours agressive et imprimé à toute sa petite personne, jamais au repos, une allure de combativité.

Mais sous ces dehors d'attaque se dissimulait si mal une âme tendre et délicate; il cultivait la fidélité en amitié à la manière d'un service littéraire, et avait donné comme but à son existence de ménager, parfaitement respectueux des idées d'autrui, cette concentration artistique qui, au moins autant que des concentrations d'un autre ordre, travaille à la grandeur d'un pays.

* * *

M'excuserez-vous, Messieurs, de m'être attardé près de ces mémoires chères? Nulles d'ailleurs ne pouvaient mieux m'amener à celui dont je vais parler.

Car Jules Destrée suivit dès le début, avec curiosité d'abord, avec sympathie ensuite, le mouvement littéraire que je viens d'esquisser. Un jour de mars 1892 il m'invita à venir en analyser la genèse et le développement devant le Jeune Barreau de Charleroi. Et à l'issue de la réunion il me conduisit à Marcinelle.

* * *

Je revois, à près de cinquante années de distance, la petite maison « au bord de la route, au milieu des arbres » et baignée ce jour-là d'un soleil printanier.

Dans la chambre familiale, un père, de haute stature, à l'accueil franc et cordial, était entouré de ses deux fils, qui dès lors portaient, sur tout l'être, les signes de leur destinée future : l'un, au profil de médaille, sous la crinière foncée de ses cheveux, révélait dans l'énergie du geste, de l'attitude et du verbe une vocation impatiente d'agir; l'autre, blond, de la blondeur des épis mûrs, au visage de page florentin, recérait en ses yeux un rêve qui, un jour, devait s'achever dans la mystique.

Autant que l'affection, la passion de l'art unissait Jules et Olivier-Georges Destrée.

Pèlerins d'Italie, durant leurs longues haltes méditatives devant les chefs-d'œuvre, ils avaient reçu le message de la beauté avec une ferveur qui les prépara à prendre rang dans les milices,

menées par la Jeune-Belgique, à la conquête audacieuse d'une esthétique nouvelle.

Au début de sa carrière littéraire, Jules Destrée connut toutes les ivresses d'un individualisme hautain, toutes les voluptés des jeux prismatiques de la forme et l'aristocratique orgueil de se distinguer en la méprisant « de la multitude abjecte et détestée ».

Pour lui aussi, l'art pour l'art, plus qu'une philosophie ayant en elle-même son but et une esthétique trouvant en soi sa propre fin, l'art pour l'art fut une atmosphère. C'était dans l'exaltation du cinquantenaire du Romantisme l'appel d'un jeune dieu à qui on prêtait les yeux de Hugo et qui avait l'effronterie de Théo Gautier; c'était le banquet Lemonnier hissé au niveau d'une bataille d'*Hernani*, la lavallière remplaçant le gilet rouge et l'écusson *Ne crains* arboré sur le pourpoint de velours; c'était la tête de Turc de Ponsard infligée injustement à M. Charles Potvin, le Sésino transformé en Cénacle et la bière baptisée ambrosie; c'était la proclamation sonore et souveraine de la « fin des bourgeois » et, en exergue à un premier essai, ce sous-titre qui était tout un programme : « Egoïste collection de reflets et de souvenirs d'art. » Et c'était, pour encouragement et récompense, un regard doux et voilé de Georges Rodenbach, une approbation métallique d'Albert Giraud; une tape dans le dos, rude et cordiale, d'Emile Verhaeren, un « très bien, jeune homme ! » protecteur du Maréchal des Lettres de La Hulpe et une consécration décisive par l'accueil talon rouge dans l'intimité fastueuse d'Edmond Picard.

Comme ses compagnons, Jules Destrée commença par vivre son art « hors du siècle », ou plutôt « au-dessus du siècle ».

La capitale tentaculaire avait accaparé tout entier le jeune provincial émigré qui, comme Ophélie au gré du fleuve, s'était abandonné avec délices au courant des fièvres égoïstes et des intransigeances totalitaires; à un pastiche piquant du *Journal des Concourts*, le *Journal des Destrées*, il confiait cette impertinente confession d'un enfant fin de siècle : « J'ai connu un petit garçon qui aimait à se placer près du cocher ou sur les impériales des omnibus; il y était mieux pour cracher sur les passants. »

Défi passager! Les hasards de la vie professionnelle allaient ramener le petit garçon de Marcinelle parmi « sa terre et ses morts » et le cœur chez lui reprit le pas sur l'imagination.

Il n'avait pas grandi en vain au milieu d'un peuple de durs et rudes travailleurs, dans l'ambiance d'un symbolisme parfois tragique de fumées d'usines et de lueurs de hauts fourneaux.

Ayant retrouvé le spectacle quotidien du labeur et de la souffrance, Jules Destrée sentit « son âme compliquée s'ouvrir à la simple et bonne pitié » et il réalisa l'unité de son destin : entré dans la vie publique, et s'étant donné comme but le combat contre la misère et la croisade pour la justice, il mit sa plume d'écrivain au service de son apostolat social.

Sans doute il ne faut pas sous-estimer, dans l'œuvre de Jules Destrée, ni la valeur ni l'agrément du délicat divertissement sentimental de « *Lettres à Jeanne* », pas plus qu'il ne faut dédaigner le romantisme inquiétant où évoluent les *Chimères*.

Cependant, à ces exercices brillants de dilettante, il doit être permis de préférer des livres qui révèlent une vision plus large et sont imprégnés d'une sève plus généreuse, et dans lesquels Jules Destrée s'est colleté avec la vie et a puisé directement en elle son inspiration : *Quelques Histoires de miséricorde*, *Le bon Dieu des Gaulx*, *Le Secret de Frédéric Marcinel* et ce que nous appelons aujourd'hui un reportage de grand style : *Une campagne électorale au pays noir*.

Plusieurs des livres d'imagination de Jules Destrée appartiennent à la littérature judiciaire. Tranches de vie découpées dans la réalité proche et immédiate, reflets des conflits d'idées et de sentiment que suscite, dans les esprits et dans les cœurs,

l'exercice de la justice, ce sont des contes, non des romans. Le genre n'est pas sans péril de la thèse pédante. Pour éviter l'écueil, il importe, comme Jules Destrée en eut le souci, que l'écrivain ne permette pas au juriste de prendre le pas sur l'artiste, et que les êtres qu'il fait se mouvoir et parler vivent d'une autre vie que celle de leur créateur, se détachent de lui et gardent leur relief. Qu'un magistrat trop asservi à la lettre du Code devienne un « bon juge » au spectacle des souffrances causées par sa rigueur et qu'un gendarme sans pitié se transforme en un brave homme pour avoir escorté trop de faiblesses et trop de misères, nous l'admettons volontiers parce que l'historien de ces évolutions psychologiques a su, avec pénétration, en analyser le développement et les transpose dans l'art, sans l'aide du coup de pouce du théoricien.

La contribution de Jules Destrée à la littérature judiciaire souligne le potentiel de beauté que recèlent les pierres sévères des Palais de Justice et les réflexes profondément humains que peut lui donner une sensibilité qui vibre et compatit.

Dans son œuvre littéraire il convient de mettre hors de pair deux livres d'une inspiration bien dissemblable : *Les Fondateurs de neige* et *Le Mystère quotidien*.

Les Fondateurs de neige est le mémorial d'une « campagne de Russie » aussi décevante que l'autre.

Ministre plénipotentiaire de son pays et un des chefs du socialisme belge, Jules Destrée abordait en Russie, à une heure qui avait l'aspect du plus angoissant point d'interrogation posé devant l'avenir. L'architecture despotique de l'empire des Tsars, depuis longtemps minée et lézardée, venait de s'écrouler. Dans la pensée du diplomate-démocrate une immense espérance ouvrait les ailes et elle était agrandie et spiritualisée par le cadre même où elle se déployait, « les aurores de Pétrograd, où la blancheur de la neige et l'or du soleil combinent leur magie avec le bleu turquoise du ciel ».

Hélas! l'illusion fut brève et la déception cruelle : là où Jules Destrée s'était attendu à trouver les premiers linéaments de la justice sociale, organisée sous le signe d'une autorité bienveillante et cohérente, il découvrit l'inconsistance déjetée et velléitaire des Kerensky; au lieu d'un peuple émancipé tendant la main aux autres peuples libres, il se heurta au geste revêche de la xénophobie. Et déjà un impérialisme nouveau s'appêtait à remplacer l'impérialisme ancien. La Russie avait simplement changé la dictature. « Ces gens-là sont pareils à leurs maîtres », proclama avec amertume Jules Destrée. Et frappé au cœur de son idéalisme, il s'en alla désolé. Mais avec la somme de ses déconvenues d'internationaliste, de ses tristesses d'homme et de ses impressions d'artiste, il fit un livre sincère et justicier qui est une des belles choses de notre littérature.

Et voici le *Mystère quotidien*.

Dans ce livre Jules Destrée a mis le plus de lui-même et nous a permis d'approcher d'avantage de sa pensée et de son cœur.

Sous leur forme familière, ces dialogues creusent les divers aspects de la vie et des idées. Mais soudain, de quel troublant accent ne résonnent-ils pas quand ils abordent cette énigme de la destinée qui, à certaines heures où le silence est maître, devait préoccuper et inquiéter l'âme élevée de Jules Destrée! Ne nous y trompons pas. Alors les interlocuteurs fictifs, imaginés pour l'animation du récit, s'effacent et font place à une chère présence réelle. C'est Olivier-Georges qui s'entretient avec Jules. C'est le moine aux certitudes conquises par l'esprit de sacrifice qui donne la réplique au loyal chercheur de vérité.

A ces échanges d'idées, d'une sérénité si prenante, nous assignons volontiers comme cadre la noble solitude abbatiale des cloîtres de Maredsous et du Mont-César, où si souvent, au témoignage des compagnons en religion de dom Bruno, les deux frères

marchèrent côte à côte, tantôt souriant avec complaisance au rappel des clairs souvenirs de leur commune jeunesse, tantôt graves, de toute la gravité et peut-être de toute l'angoisse des problèmes posés devant leur pensée.

Respectons l'inachevé du *Mystère quotidien*; ces conversations sans conclusion entre chemineaux de deux routes parallèles marquent du sceau de la sincérité des idées divergentes qui ne prévalurent jamais contre une affection plus forte que la mort.

En ce cabinet de travail de la rue des Minimes, où son cerveau en gestation constante et fiévreuse baignait dans une atmosphère de chefs-d'œuvre, Jules Destrée ne voulut-il pas, jusqu'à son dernier jour que, d'un très simple portrait mis en place d'honneur, le regard pur et méditatif de dom Bruno se posât sur son labeur?

Et n'est-ce pas là, en même temps qu'un gage souverain de bonne foi, un témoignage émouvant de solidarité fraternelle survivant à la fuite vers l'invisible?

* * *

La vie intérieure de l'homme d'action est l'élément même de son apostolat; c'est le terreau qui nourrit la fleur de son génie, en assure l'éclosion, en favorise l'épanouissement.

Et quelle incomparable fleur d'une beauté colorée et passionnée que l'éloquence de Jules Destrée!

La nature l'avait comblé de tous les dons de l'orateur : un masque léonin et tumultueux, dans lequel la miséricorde adoucissait l'éclat des yeux; une voix où la sonorité rouge des cuivres se mêlait à la douceur languie des cordes; un geste qui, tantôt impératif, tantôt enveloppant, forçait la conviction ou l'entraînait; enfin, une langue d'une variété égale à sa richesse, et qui charriait pêle-mêle de la lave, des joyaux et des pétales de rose.

Le secret de la domination et du charme exercés sur tous les auditoires, par cette parole exceptionnelle dans notre art oratoire est que Jules Destrée possédait un sens large et subtil de l'orchestration des idées, qu'ayant à sa disposition une infinité de registres, il adaptait admirablement l'expression à la pensée, ne prodiguait ni ne faussait ses élans, mais les graduait avec un discernement parfait et donnait comme point d'appui à son essor vers les sommets une dialectique développée avec clarté et mesure. Une telle éloquence spontanée et ordonnée, jaillissante et mélodieuse, où l'inspiration accepte la discipline pour mieux rythmer son ascension, est vraiment de la beauté en action.

Toutes nos assemblées portent le deuil de cette voix qui s'est tue à jamais : le Palais, le Parlement, et ces salles de meetings du pays noir où le tribun faisait palpiter, dans l'atmosphère bleue de fumée, au-dessus des fronts las des ouvriers de la mine ou de l'usine, les ailes frémissantes de la justice et de la solidarité.

En s'inspirant de la vie et de l'œuvre de Jules Destrée on pourrait écrire l'histoire, nullement romancée, d'un maître du Barreau. Elans conquérants du départ, se heurtant aux premières difficultés et aux premières désillusions. Repliement méditatif sur soi-même et reprise de confiance au contact de la noblesse de la profession, graduellement découverte. Enfin, dans un horizon apaisé et élargi, sous l'influence de la sensibilité et par la discipline de la volonté, montée progressive vers la pleine conscience d'une mission d'où on domine et juge la vie au lieu de la subir.

La génération judiciaire à laquelle appartenait Jules Destrée eut comme maîtres, au Barreau, une pléiade d'avocats qui, sous la poussée d'un sens social plus généreux et plus compréhensif, imprimèrent au Droit une orientation inédite. A la grande école des Picard, des Le Jeune, des Janson, des Braun, des Herman de Baets, leurs disciples apprirent non seulement l'art traditionnel d'insuffler la vie à un dossier, mais l'art nouveau de faire surgir de cet ensemble de documents froids et rigides

une chose plus qu'animée, une chose humaine. Grâce à ces novateurs, le cœur et ses puissances émotives pénétrèrent dans les arcanes jusque-là trop fermées de la Loi et la justice s'adjoignit comme collaboratrice la bonté.

A cette évolution Jules Destrée adhéra avec enthousiasme. Elle s'incorpora à sa personnalité, rythma sa pensée et enflamma sa parole. Le don de poésie qu'il portait en lui et que le bâtonnier actuel de l'ordre, M^e Thomas Braun, a mis récemment et magnifiquement en valeur, le don de poésie s'épanouit en immense tendresse pour les révoltés, les égarés, les malchanceux. Sous les lambris sombres de la Cour d'assises, au long des procès retentissants nés des premiers et tragiques conflits du travail, une voix incomparable s'éleva, à l'accent dominateur et vibrant, et dont l'appel à une justice humanisée traversait la lourde atmosphère du prétoire, comme un rayon de lumière rédemptrice dans une toile de Rembrandt.

Une même inspiration, élevée et chaleureuse, dictait à Jules Destrée ses plus grands discours parlementaires. Pêle-mêle avec tant de propos mineurs et périmés, ces discours dorment aujourd'hui dans la nécropole poussiéreuse des *Annales*. Ce sont des déesses en sommeil, mais qui restent des déesses. Réveillez-les et vous serez émerveillés, comme au jour de leur première venue, par l'éclat de fraîcheur et de splendeur de leurs robes et par la persuasion impérieuse et harmonieuse de leurs paroles. Ce furent elles qui posèrent sur la tête de Jules Destrée le laurier des triomphateurs, après tant de campagnes éclatantes et victorieuses où la magie du verbe eut sa large part et qui assurèrent aux masses laborieuses plus de dignité d'existence et un sort matériel meilleur. Commentateur entraînant et adaptateur pathétique, en des temps nouveaux, du « *Misereor super turbam* » de l'Evangile, Jules Destrée, Athénien parmi les Spartiates, renouvela, devant le Parlement, en faveur de son idéal démocratique, le miracle d'Orphée.

Mais peut-être bien Jules Destrée atteignit-il les cimes mêmes de l'éloquence quand, au cours de la guerre, il entreprit sa « Campagne d'Italie » en interprète des souffrances de son pays, en messager de ses héroïsmes et en mendiant de justice.

Tout concourait à imprimer à cette mission un caractère pathétique : au delà des Alpes, le pèlerin, accablé des plus nobles soucis, retrouvait, avec son adolescence, baignée de lumière claire et douce, les indicibles ferveurs dont l'art avait fait le creuset où se forma sa personnalité.

Ses souvenirs même donnèrent à sa voix un accent d'admiration et de gratitude qui alla droit au cœur des foules, et les enchaîna à la voix de celui que notre illustre confrère Maurice Maeterlinck, témoin de cette randonnée historique, appela : « l'orateur formidable ».

Lorsque, secouée dans ses fibres les plus profondes, l'Italie à son tour entra dans la mêlée pour le Droit, Jules Destrée accueillit en pleurant ce salaire munificent de son patriotisme.

Ah! Messieurs, saluons le patriotisme de Jules Destrée.

Il fut lucide et agissant.

Soucieux de tenir compte des différences ethniques et de l'orientation diverse des cultures, ce patriotisme hiérarchisé avait donné l'affection pour la petite patrie wallonne comme levain à l'amour total pour la grande patrie belge.

Devant l'esprit et pour le cœur de Jules Destrée, la Belgique se dressait une et maternelle, ouvrant les bras, avec une égale tendresse, à tous ses enfants. Il se garda toujours, comme d'un sacrilège, d'ériger en symbole de la patrie une statue mutilée.

* * *

Nommé ministre des Sciences et des Arts le 9 décembre 1919, Jules Destrée le resta pendant dix-huit mois au cours desquels il ne se contenta pas, selon une formule facile, de vivre.

Sachant que le pouvoir est souvent sans lendemain, il écouta les conseils d'Horace, et il cueillit le jour avec empressement pour le vouer à des initiatives heureuses et hardies en matière d'enseignement, pour créer l'œuvre si bienfaisante des Bibliothèques populaires et pour apporter à l'Art et aux Lettres ces éternels parents pauvres, assis à l'extrémité de la table du budget, une aide qui ne fut pas uniquement oratoire et platonique.

Une institution, cependant, eut toutes ses complaisances : la formation d'une nouvelle élite par la création du Fonds des Mieux-Doués, destiné à épargner aux enfants du peuple, marqués pour l'ascension sociale, les rigueurs des débuts et à les aider à franchir les obstacles de l'étape.

De ce geste de philanthropie spirituelle, voici alors le complément émouvant : avec le consentement de son admirable compagne, Jules Destrée a assuré au Fonds des Mieux-Doués ce qui restera un jour de son héritage.

Saluons le Ministre qui a voulu pour sa mémoire la survie d'une semblable charité intellectuelle!

Lorsque Destrée déposa son portefeuille, tant de magnifiques projets — il nous l'a dit lui-même — s'agitaient encore dans sa tête « beaux oiseaux couleur de feu, couleur d'espoir qui voltigeaient dans la volière, mais qui n'ont pas pu prendre leur essor ».

Tout au moins eut-il le temps de fonder notre Compagnie et de la doter du statut qui la régit. L'idée était ancienne, et plusieurs d'entre vous avaient voué à sa défense et à sa diffusion leurs efforts tenaces.

Mais vous le savez, la Politique est la salle d'attente des idées; elles y meurent parfois et elles s'y attardent toujours.

Plutôt qu'un homme d'Etat pour qui l'Art n'eut pas existé, que ce soit Jules Destrée qui ait tiré l'Académie des limbes du devenir et ait apposé sa signature sous l'arrêté royal du 19 août 1920, c'est là, pour nous, un titre de noblesse dont il n'est pas nécessaire de mettre en relief le prestige.

* * *

L'homme politique, quand il est de la qualité de Jules Destrée, obéit à certaines heures à l'appel de l'évasion. Il sent un besoin impérieux de se libérer du réseau de soucis, d'intrigues et de combinaisons dont est tissée la vie publique contemporaine.

Voulant se retrouver lui-même, il monte, après la lassitude et parfois l'écoeurement du jour, dans sa tour d'ivoire rejoindre l'Art. Là, au-dessus des rumeurs extérieures, il retrouve les Maîtres dont la révélation garde pour lui l'enchantement du premier amour; et jusque tard dans la nuit, il conserve avec eux, sollicite et reçoit la confiance du génie.

Heureux, Messieurs, le parlementaire qui, mettant une cloison étanche entre ses activités, parvient ainsi à se ménager l'alibi de la communion avec les chefs-d'œuvre!

La critique d'art est la part prépondérante de l'œuvre de Jules Destrée. Elle est réfléchie, fervente, et servie par un grand don d'évocation.

Quelle tendresse émue, mais toujours clairvoyante, Jules Destrée a vouée à ceux qui ont éveillé sa vocation artistique : les peintres d'Ombrie, de Toscane et de Sienne.

Comme il a su les situer sûrement dans l'évolution esthétique!

De quelle main délicate il a cueilli les fleurs gracieuses, écloses dans leurs toiles!

Avec quelle compréhension subtile il a interprété le symbolisme des attitudes, des regards et des gestes, et combien exaltant l'hymne à la lumière que le commentateur entonne en l'honneur des maîtres préférés?

Deux hauts lieux de l'Art italien eurent la prédilection de Jules Destrée : le couvent de Saint-Marc à Florence et le Campo Santo de Pise.

Fra Angelo, reproduisant sur les murs blancs des cellules en des formes presque immatérielles, ses songes agenouillés; et Benozzo Gozzoli, déroulant au-dessus des tombes alignées un cavalcadant et fastueux poème de la vie, c'étaient là deux aspects de la Beauté, mais qui passionnaient également une âme toujours partagée entre le culte du rêve et l'amour de l'action.

Cette dualité d'inspiration et les échos profonds qu'elle avait en lui firent bénéficier le XV^e siècle italien, celui de l'Angelico et de Gozzoli, d'une préférence exclusive de Jules Destrée : cette époque lui apparaissait comme les temps héroïques. Après eux « au XVI^e siècle c'est le déclin; au XVII^e siècle c'est la décadence; au XVIII^e siècle, la nuit ».

Opinions que d'aucuns ont jugée hasardeuse, mais que leur auteur, tout au moins, eut en commun avec un juge sensible et averti, J.-K. Huysmans.

Une confiante amitié unissait J.-K. Huysmans et Jules Destrée, et dans la nombreuse correspondance encore inédite du maître d'A *Rebours* — si riche en documentation variée et colorée — on peut noter le plein accord des deux écrivains dans une admiration totale jusqu'à en être partielle, pour les Primitifs italiens. Dans deux lettres de décembre 1890, Huysmans félicite Destrée : « Heureux homme, proclame-t-il, d'avoir pu aller, dans les musées italiens, se décrocher l'œil des abjectes mièvreries de ce temps. » Et il ajoute : « Les Primitifs, c'est tout l'Art, le seul art véridique et grand, le réalisme absolu avec des jets d'âme. »

Il est un moment où celui qui relit ces essais consacrés par Jules Destrée aux Primitifs italiens s'arrête avec émotion : le texte de l'écrivain est illustré et magnifié par des eaux-fortes remarquables. Elles ont pour auteur celle qui ne fut pas seulement la fidèle compagne de route de Jules Destrée, mais aussi la sœur compréhensive de son esprit et la collaboratrice attentive de son œuvre.

La mort, en brisant les liens de tendresse, a rompu en même temps les liens d'art.

Et les amis s'inclinent, unissant celui qui est parti et celle qui reste dans un même et profond sentiment de respect attristé et affectueux.

* * *

La dévotion de Jules Destrée, après s'être nourrie des Beautés de l'Italie, devait se replier filialement vers son pays et particulièrement vers son terroir.

Ici s'affirmèrent chez lui les plus clairvoyantes qualités d'animateur. Voulant, selon sa propre expression, rendre à la Wallonie ses couronnes et lui donner la conscience de sa valeur artistique, il prit l'initiative, en 1911, en même temps que d'un Salon d'art moderne, de cette admirable « Exposition des Arts anciens du Hainaut » qui révéla à la Belgique « sous un horizon hérissé de terrils et de cheminées » une terre d'art et de travail.

Tout un grand passé, insoupçonné et dispersé, fut réuni, sous la houlette d'un incomparable berger, et, se prolongeant jusqu'à nous, aboutit à la glorification de Constantin Meunier, dont l'œuvre douloureuse et miséricordieuse imprima le sceau du génie moderne à cette synthèse de chefs-d'œuvre restitués au sol qui les vit naître.

Si, pour cette reconstitution de l'Art wallon, Jules Destrée eut à ses côtés le compagnon fidèle de sa vie, de son esprit et de son cœur, Paul Pastur, dont l'affection se prolongera jusqu'en la fraternité du tombeau, il s'adjoignit d'autre part deux prêtres comme collaborateurs de la partie religieuse de cette rétrospective: son frère dom Bruno, venu du fond de son couvent, et porteur dans ses mains — à la manière des donateurs gothiques — d'un reliquaire de splendeur, et le chanoine Puissant en qui le Hainaut, tout le Hainaut, vénère à juste titre le redresseur tenace

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.5783



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



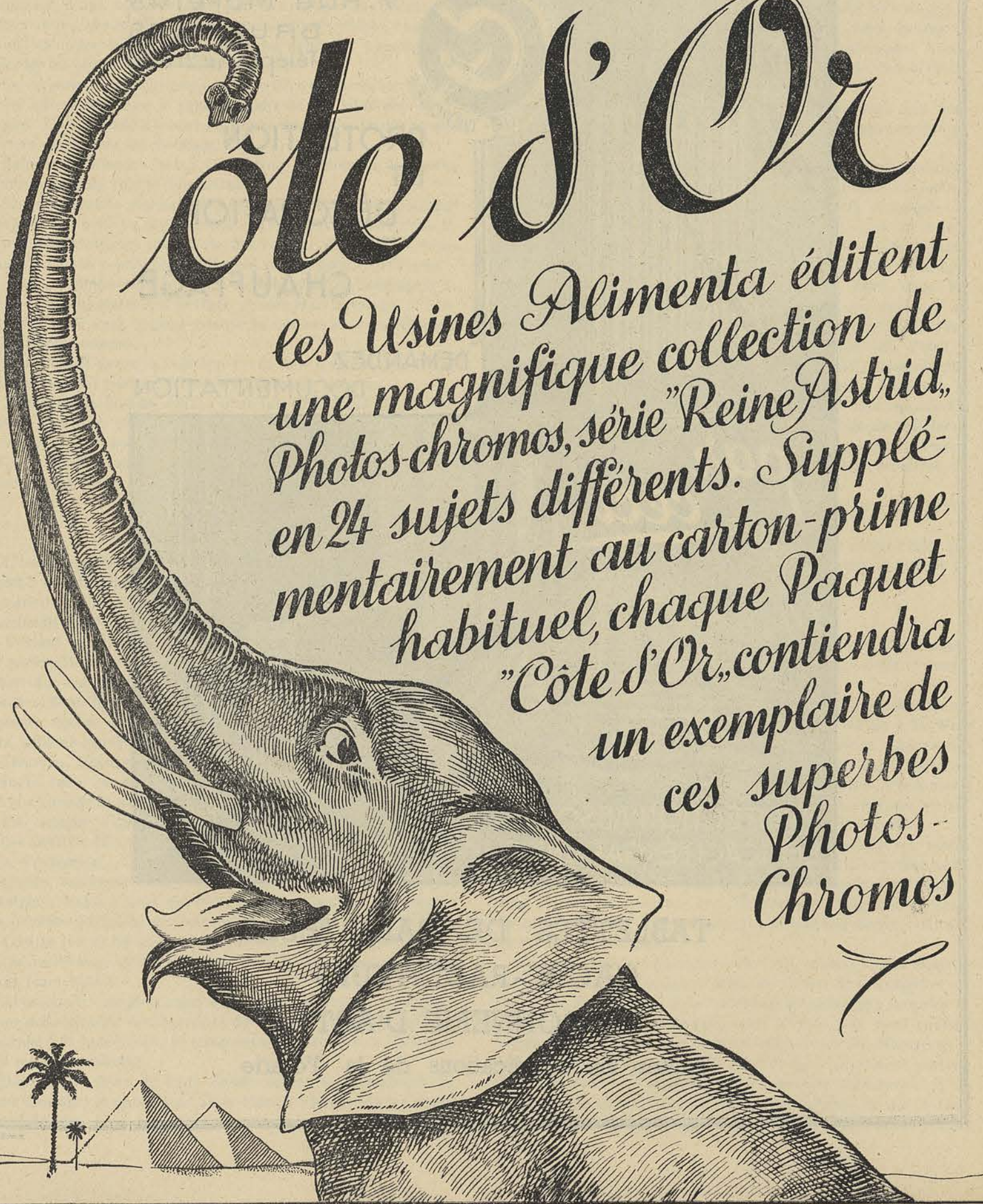
TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or" contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



des torts artistiques trop longtemps infligés à la terre wallonne.

L'éclat et l'exemple de cette manifestation de Charleroi rétablit l'harmonie des deux profils du visage artistique de ce pays, injustement défiguré jusque-là.

C'est encore en faveur de la Wallonie que Jules Destrée introduisit, devant le tribunal de l'Histoire de l'Art, deux causes auxquelles la valeur de l'avocat et l'ingéniosité du dialecticien donnèrent un grand retentissement.

Ce sont, en vérité, deux procès d'état civil que plaida Jules Destrée : le premier tendait à mettre un nom sur la haute figure voilée du Maître de Flémalle qui devrait s'appeler Rober Campin de Tournai; le deuxième avait pour but de faire déclarer que Rogier Van der Weyden aurait droit à être classé définitivement sous l'appellation exclusive de Roger de la Pasture.

Bien entendu, les efforts du brillant défenseur d'un génie anonyme et d'un génie travesti allaient au delà d'une attribution patronymique ou d'une querelle linguistique. Ils visaient à l'enrichissement du trésor de l'Art wallon, par la conquête de rares joyaux.

Une telle revendication devait appeler une réplique; la Flandre, menacée d'être dépossédée d'un Maître, éleva une voix qui avait toute la rudesse du terroir.

Gardons-nous, Messieurs, de prendre parti dans ces débats, et en attendant qu'un jugement définitif soir rendu — et il risque bien de ne l'être jamais — admirons chez l'avocat de Robert Campin de Tournai et de Roger de la Pasture, l'abondance de l'information, la maîtrise de l'argumentation, le sens de la technique, le don de restituer ou de prêter aux chefs-d'œuvre l'atmosphère de leur origine, et cette courtoisie dans la discussion qui est le signe même d'une conviction sincère.

* * *

L'art du voyage, tel que le concevait et le pratiquait Jules Destrée, avec la hantise fiévreuse de tout connaître, de tout comprendre et de tout sentir, l'avait préparé, dans l'ordre esthétique, à une action internationale.

Il s'était penché sur les civilisations les plus différentes, il avait recueilli en lui les reflets des paysages les plus variés et le visage que chaque peuple donne à l'art lui était familier. Le contact avec les princes de l'esprit étranger lui valut, outre la joie d'illustres amitiés, un moyen de contrôle de ses observations et de ses impressions personnelles.

Aussi, dès avant de franchir le seuil de l'Institut international de Coopération intellectuelle, Jules Destrée portait-il en lui, entrevue depuis longtemps et lentement mûrie, l'idée même qui fut assignée comme objectif à l'activité de cet organisme : créer entre les pays cette Internationale de l'esprit qui, si elle se garde de l'esprit de faction particulariste, ne risque pas de dissidence.

Au poste élevé de président de la Commission des Lettres et des Arts, Jules Destrée sut, par ses talents d'orateur et de séducteur, rendre contagieuse la flamme de prosélytisme qui brûlait en lui.

Une des premières réalisations de l'Institut, et dans laquelle Destrée eut une part prépondérante, fut l'Office internationale des Musées, appelé à constituer, par delà les frontières, un fonds commun des chefs-d'œuvre et à lui assurer une universalité rayonnante et éducatrice. Ici, à la parole, Jules Destrée joignit l'exemple, qui était d'ailleurs plus et mieux qu'un symbole.

Ministre des Sciences et des Arts, il restitua au climat natal du Palais des Doges, à Venise, la *Junon* de Véronèse, prisonnière jusque-là au Musée de Bruxelles, et, en échange, il eut la joie et la fierté de ramener d'exil le portrait de Laurent Froidmont, par Roger de la Pasture.

Jules Destrée voulut que la rentrée en Belgique du Maître préféré fût solennellement fêtée.

C'était le 26 juillet 1921. Debout à côté de la toile de Roger, dans une ambiance exaltante de chefs-d'œuvre, le ministre, esthète se donna tout entier en une symphonie verbale, où les frémissements du cœur s'entremêlaient aux jaillissements de l'esprit. Ce jour-là, Jules Destrée, la crinière en désordre, le masque marqué de la fièvre de l'apostolat et le geste allongé en caresse vers le tableau reconquis, apparut comme un grand officiant à l'autel de la Beauté.

* * *

Jules Destrée aimait l'art avec une telle plénitude d'en vouloir l'ambiance pour sa vie intime. Il n'y eût là aucune de ces inconséquences que se complaisaient à souligner les Pharisieus, pas plus que nulle étroite pensée de jouissance égoïste. Cet esthète altruiste pratiquait l'hospitalité large et généreuse et sa grande joie était de ménager à ses amis et aux familiers de sa demeure l'atmosphère qu'il désirait pour lui-même. Ne suffit-il pas à cet égard d'évoquer les samedis du Salon Destrée?

De ce salon, Marcel Proust eût aimé le raffinement du cadre, l'harmonie délicate des fleurs, la grâce scintillante des cristaux vénitiens; la fine succulence des friandises.

Il eût joui, en observateur pénétrant et un peu ironique, de la liaison animée et sans contrainte, établie et maintenue par la souriante diplomatie d'une hôtesse habile et exquise, entre gens de mondes si différents et de pensées si diverses, que là seul ils pouvaient se rejoindre et commercer.

A ce *microcosme* paradoxal et désinvolte de la vie bruxelloise Jules Destrée souriait de son regard heureux et il ouvrait pour lui le riche écrin de son esprit.

Assis au centre d'un divan profond, il conviait à confession les plus jolies femmes; puis de son pas nonchalant, l'éternelle cigarette aux lèvres, il circulait parmi les groupes où se coudoaient, dans une familiarité passagère, la duchesse de Guermantes et M^{me} Verdurin, Swann et M. de Norpois, recherchant, tous, le temps perdu, parmi les jeunes filles en fleur.

A présent, les invités sont partis; dans le home rendu à l'intimité, Jules Destrée s'entretient familièrement avec l'ami qui s'est attardé. Et voici qu'en lui se décèle l'homme, l'homme en détente, l'homme au repos, mais dont la pensée continue à travailler pour son propre plaisir et pour la joie de se donner à autrui. Et cette pensée, débordante de souvenirs, cherche son expression et la trouve toujours sans efforts, et elle va, elle va, chassant pêle-mêle devant elle les idées et les images. Un impressionnisme tout en nuances et à facettes marque cette conversation qui passe d'un sujet à l'autre, voyage au gré capricieux de l'inspiration, de Paris à Genève, d'Athènes à Rome, du Caire à Pékin, touche tour à tour à la politique, à l'art, aux mœurs, à la mondanité, émet en raccourci un projet, campe un portrait, lance un paradoxe souligné d'un sourire, fuse en un trait d'esprit. Tout cela, pour l'interlocuteur enchanté et amusé, fait de la vie, une vie intense, dépouillée d'appâts, baignée d'un optimisme robuste. Peut-être est-ce bien là le secret de l'influence profonde et multiforme qu'exerça Jules Destrée : il fut un indéfectible optimiste. Donnant au rêve le visage même de l'avenir, assignant à son action des buts que nulle déconvenue ne voila jamais d'une ombre, s'appuyant sur l'espérance pour mieux se raidir contre les fatigues de la vie, Jules Destrée a gardé jusqu'au bout, intacte, la confiance en toutes les causes de Beauté et de Bonté pour lesquelles partit en croisade, il y a un demi-siècle, l'adolescent de la petite maison de Marcinelle, « au bord de la route, parmi les arbres ».

* * *

2 janvier 1936. Ce soir-là, au seuil de la nuit, une grande existence passionnée d'action et de rêve s'éteignit doucement, comme au bout de la cire, la flamme d'un cierge.

Pendant plusieurs heures, un silence entrecoupé de sanglots plana sur le grand mort dont le visage puissant et tourmenté, tel que l'art d'Opsomer et de Bonnetain le transmettra à la postérité, avait revêtu une sérénité reposante.

Mais quand l'aube se leva, une traînée d'indicible tristesse envahit Bruxelles, et par delà la campagne embrumée, déferla au pays noir, où quatre simples mots, affichés sur les murs, annonçaient le deuil de la nation et de l'Art : Jules Destrée est mort.

Puis, ce furent les funérailles, dernier voyage de ce chemineau inlassable, et qui, en passant par son berceau, le conduisirent à sa tombe.

Pour ce suprême pèlerinage, Jules Destrée avait répudié la solennité des pompes officielles, mais il eut ce que secrètement il a dû désirer : un dernier élan vers lui, un élan désolé et recueilli de toute la masse des travailleurs qu'il avait aimés et servis.

Sur le haut promontoire qui domine Marcinelle, et d'où le regard embrasse le large et haletant paysage de la Wallonie au labeur, Jules Destrée dort bercé par les rumeurs proches de l'effort humain continué.

Inclinons-nous, Messieurs, et qu'il soit permis à un croyant d'appeler à ses côtés, pour un hommage suprême, l'ombre fraternelle de dom Bruno.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Alexandre Sergéievitch POUCHKINE⁽¹⁾

L'amitié touchante des Russes de Belgique — et non ma compétence de slaviste amoureux mais amateur, et de pouchkiniste fervent mais occasionnel — me vaut l'honneur le plus lourd et le plus cher de ma carrière d'érudit. Quoique indigne, je me vois chargé de présider à la plus émouvante des cérémonies : à la commémoration d'Alexandre Sergéievitch Pouchkine, qui ne fut pas seulement le plus grand poète de la Russie, et à beaucoup d'égards l'artiste le plus parfait du vers que compte la littérature universelle, mais encore l'incarnation même du génie russe, l'évocauteur magique de tous les aspects de la vie russe, de tout ce qui fait le charme éternel, souverain, infiniment divers de la Russie. Dans sa prose limpide et dans sa poésie éclatante, dans le miroir brisé de ses précieux fragments, dans ses esquisses qui sont à son œuvre achevée ce que sont les études d'Ingres ou de Delacroix, le maître a tout réfléchi, tout dessiné, tout dépeint et tout transfiguré. Tout, depuis les scènes épiques, chevaleresques, tumultueuses de l'histoire médiévale, depuis les chevauchées d'Oleg le Prudent dont vous entendrez bientôt le rythme martial, depuis les fureurs d'Ivan le Terrible et de ses *opritchniks*, depuis les remords de Boris Godounov, le Macbeth moscovite,

(1) Discours prononcé le 7 février 1937, au Palais des Académies, à l'occasion de la cérémonie commémorative de Pouchkine (mort le 11 février 1837). La présence de M. Nicolas de Pouchkine, petit-fils du grand poète, faisait de cette émouvante cérémonie « la commémoration Pouchkine » par excellence.

jusqu'aux visions créatrices de Pierre le Grand sur les rives encore désertes et sauvages de la Néva :

*Dominant debout sur la berge,
Hanté de ses vastes desseins,
La solitude des flots vierges
Son regard fixant les lointains,*

et se disant, debout dans son rêve altier :

*C'est d'ici
Que nous braverons la Suède :
Je fonde ici ma ville, afin
De maier l'orgueil du voisin.
La nature même nous aide*

*Et nous dicte notre destin :
Sur l'Europe ouvrir la fenêtre,
D'un pied ferme tenir la mer
Et sur ses bords rester les maîtres...*

jusqu'au galop fantastique du Cavalier de bronze — lui, toujours lui — qui frappe d'épouvante et de folie ses obscurs blasphémateurs, jusqu'aux révoltes insensées de la foule noire soulevée par des imposteurs, jusqu'à l'héroïque fidélité des humbles serviteurs de la grande Tsarine, jusqu'à la journée de Borodino, apogée et apothéose de l'Histoire russe, qu'il chanta non en barde officiel, mais en patriote ému qui ne reste pas au-dessus de la mêlée mais qui prend parti, d'instinct et pour sa patrie : car Pouchkine le libéral et le libertin était aussi Pouchkine le chevalier, Pouchkine « l'esclave de l'honneur », qui ne savait pas trahir. Mais ce n'est pas seulement le passé qu'il ressuscite, les héros du mythe et de l'Histoire qu'il fait agir et parler : c'est la Russie de son temps — et de toujours — qu'il découvre peu à peu, au cours des années d'exil dans le Sud, peine légère, et de sa féconde retraite « au village » : il chante la majesté du Caucase, la douceur lumineuse des nuits de Crimée, la blanche solitude des champs de neige où bondit la troïka, le « trésor des humbles » caché dans les izbas paysannes, le répertoire merveilleux des vieilles *niania*, riches de savoir populaire et de légendes immémoriales, le charme des simples filles, serves ou bourgeoises, qui tout à coup colore la grisaille de l'ennui provincial, — et par contraste, la haute culture française, européenne plutôt, des élites, l'enthousiasme littéraire d'une jeune pléiade avide d'illustrer et de défendre sa langue, le raffinement mondain des grandes familles gardant, dans l'excès même de leur débauche bruyante à la moscovite et de leur licence à la mode du XVIII^e siècle, parmi les verres brisés les cartes et les pistolets, le sens aigu de l'honneur chevaleresque!

Car Pouchkine, mort à trente-sept ans, comme il s'était fait mourir non en effigie, mais en caricature, sous la forme sentimentale du pauvre Lensky — Lermontov fera le rapprochement dans sa célèbre invective dont vous entendrez tout à l'heure l'écho — Pouchkine avait eu le temps de chanter tout cela. Il se plaignait pourtant de son inspiration intermittente, de la rareté des visites de la Muse. Il prétendait ne pouvoir travailler qu'en automne et dans la solitude. A vingt-deux ans, il croyait épuisée sa faculté d'aimer, de sentir et de créer, et ce sentiment de détresse lui dictait d'ailleurs ses inspirations les plus purement lyriques, comme celle-ci :

*Je survis à mes désirs morts.
Je n'aime plus d'amour mes rêves,
La douleur seule habite encor
Mon cœur vide et ma chair sans sève.*

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite.*

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées. Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats et S.N.C.F.B.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE,**
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE
Téléphone 11.88.69



DEVROYE FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

*L'ouragan d'un brutal destin
Flétrit les fleurs de ma couronne,
Triste et seul, je songe à ma fin
Et j'attends que mon heure sonne.*

*Ainsi, le froid du soir venu,
Par l'hiver qui siffle surprise,
Seulette sur le rameau nu
Tremble une feuille dans la bise.*

Sujet comme tous les Russes à des accès de morne découragement, Pouchkine, avec l'optimisme sanguin qu'il devait à son tempérament de feu, à son immense et bouillonnante curiosité d'esprit, à sa capacité illimitée de lecture — voyez la quantité de livres qu'il fait dévorer à son héros Onéguine, rebuté par Tatiana, — n'avait besoin que d'une parole de sympathie, d'une lettre bienveillante, de la visite d'un ami, (ah! l'émouvante, la réchauffante visite de Pouchtchine le futur décembreiste dans son exil de Mikhaïlovskoe en 1824 : quelle page pour l'*Anthologie de l'Amitié*, un beau livre à faire et auquel plus personne ne pense depuis Michel de Montaigne!) de l'épiphanie de la beauté (Anna Kern!) — du contact avec le terroir mystérieusement inspirateur — d'un tête-à-tête à la chandelle avec sa vieille nourrice Arina qui lui contait *Gvidon Saltanovitch*, ou le *Coq d'Or* ou la *Tzarevna et les sept Bogatyrs* ou le *Pêcheur et le Poisson* — ou de l'appel d'une date comme le 19 octobre, anniversaire de la fondation de son cher Lycée, pour retrouver, comme le dit cette pièce incomparable que vous entendrez tout à l'heure :

*Dieu, l'inspiration, la vie,
La joie, les larmes et l'amour,*

ou pour

Que la pensée en rythmes d'or ruisselle.

C'est un poète français qui a dit cela, mais je ne connais pas de vers français qui ruissent ainsi, je ne connais que des vers russes qui soient de ce métal étincelant et fluide et ce sont les vers de Pouchkine, et je ne sais qu'une strophe qui chatoie de reflets argent et pourpre, comme ce début du poème sur le 19 octobre 1825, le plus beau de tous, chargé du pressentiment de la bourrasque décembreiste :

*La forêt sombre a déposé sa pourpre
Le gel argente au loin les champs pâlis...*

Le tiers de siècle occupé par sa vie agitée et monotone à la fois nous montre le jeune aristocrate élevé à la française, élève de Voltaire, féru d'épigrammes, de vers légers, d'élégies galantes à la Parny, subissant, mais pour les dominer aussitôt, l'influence de Byron et de Chateaubriand, faire, comme Chénier l'eût fait, une synthèse originale; athénienne a-t-on dit justement, du classicisme et du romantisme, repousser avec une intuition prodigieuse les excès maladifs de la poésie étrangère, celle des tombeaux, des brouillards et des spectres, comme celle des révoltes martyrs de leur égoïsme, rejeter toute rhétorique parce qu'il était la poésie pure tout en étant la raison même, et montrer d'un doigt souverain, pendant sa dernière décennie, à tous les génies éveillés par sa lyre, les voies du réalisme.

Toute la littérature russe du XIX^e siècle, à commencer par Gogol, est comme préfigurée dans les vers des tziganes ou, en quelques traits sobres, il peint la levée du camp des Bohémiens.

Où, Pouchkine est dans tous les sens un symbole. Tourgénéiev l'a dit dans le discours fameux prononcé lors du cinquantième anniversaire de sa mort : « Il est notre maître à tous, en vers comme en prose. » Les révolutions politiques et sociales n'ont

rien changé à cette vérité. Essenine l'a écrit dans son autobiographie, quelques mois avant sa mort tragique : « Je tends de plus en plus vers Pouchkine. » L'éclipse de sa gloire dans la génération révolutionnaire des années soixante n'a été qu'une minute d'oubli. Dans la mesure où la Russie reprend conscience d'elle-même, elle se reconnaît tout entière en Pouchkine. Et je n'ai rien dit, et je ne dirai rien de sa prose, bien que là encore cette vie d'un tiers de siècle soit infiniment instructive et émouvante, parce qu'elle montre l'intensité de sa création continue. On le sait du reste, les jeunes civilisations découvrent assez tard la prose. Et Pouchkine qui a fait à lui tout seul le travail créateur de plusieurs générations, a écrit en prose, pour la première fois à l'âge de vingt-huit ans, mais du premier coup il a donné des modèles presque inimitables, d'un style dépouillé, à la Mérimée, disent les Français, d'une simplicité chirurgicale, disent-ils encore. Ses contes, où l'imagination du poète a introduit, dans un cadre réaliste, un sens du merveilleux et du mystère profondément russe, doivent à la netteté logique de la syntaxe, et à la clarté attique de la composition, d'être directement accessibles au lecteur occidental. C'est pourquoi je veux m'efforcer surtout de célébrer, sinon d'analyser, son œuvre poétique, hélas! lettre morte pour ceux qui sont étrangers à la langue originale. Pouchkine lui-même écrivait en 1831, dans sa lettre au prince Galitzine : « A mon avis, rien n'est plus difficile que de traduire des vers russes en vers français : vu la concision de notre langue, on ne peut jamais être assez bref. » Et les traducteurs, pour justifier à l'égard de Pouchkine leur défaitisme, ne se font pas faute de citer la comparaison classique d'Eugène-Melchior de Vogüé dans le *Roman russe*, qui, jusqu'aujourd'hui, fait, pour la majorité des lettrés, l'office d'un précis de littérature russe : vous savez, la comparaison des lucioles : « Je me souviens d'avoir vu entre deux feuillets d'un exemplaire d'Onéguine une luciole rapportée de Naples par une jeune voyageuse; de l'étoile des nuits italiennes il restait un triste vermisseau; tout son charme, fait de sa lumière s'était évanoui dès qu'on y avait touché. Ainsi mourrait cette poésie si je la transportais sur ces pages. »

Je suis sûr que ce nihilisme poétique, si commode qu'il soit, est une hérésie. Certes, on ne fera jamais assez l'éloge de la langue russe et de sa valeur poétique et musicale. C'est encore Tourgénéiev qui a dit dans le plus poignant de ses poèmes en prose : « Dans mes heures de sombre méditation sur l'avenir de ma patrie, toi seule est ma consolation et mon orgueil, ô grande, ô puissante, ô libre langue de la Russie. Il n'est pas possible que tu n'aies pas été donnée à un grand peuple! » Libre, la langue russe l'est certainement par son accent, bien plus mobile que l'accent grec, par la richesse de sa flexion comparable à celle des plus vieilles langues indo-européennes, et par sa syntaxe qui permet les tours les plus elliptiques, l'expression la plus condensée. Mais Pouchkine, tout en puisant dans le fonds populaire, écrit un russe cultivé et souvent calqué, même en poésie, sur la phrase française. Beaucoup de ses rythmes sont empruntés à notre poésie classique, l'alternance des rimes masculines et féminines et plus facile à rendre en français, on s'en doute, qu'en polonais. Or, malgré la monotonie de l'accent sur la pénultième, les Polonais Tuwim et Belmont ont admirablement rendu, au prix de quel tour de force! *Onéguine* et le *Cavalier de bronze*. Il faut donc oser. Pouchkine lui-même nous y encourage. Un an avant sa mort, dans l'orgueilleux sentiment de son triomphe, il annonça, il prédit la pérennité et l'universalité de sa gloire :

*Mes vers par la Russie iront de bouche en bouche,
Et chacun dans sa langue épellera mon nom
Slave hautain, Finnois, fils des steppes farouches,
Toungouze et Kalmouk vagabond!*

Si les sauvages de la steppe doivent répéter en leurs dialectes, ou dans la langue originale, les chants de l'Ovide russe, il sera permis sans doute aux écrivains de la langue française, de cette langue qui est celle d'un volume sur sept des œuvres complètes de Pouchkine (le volume des Lettres), d'entreprendre au moins de se faire ses interprètes.

Certes, il faudrait non seulement une technique parfaite, mais encore des loisirs doctes et enthousiastes, pour aborder une à une ces strophes d'Eugène Onéguine, dont chacune est une merveille de sonore fluidité, et qui presque toutes, dans la double rime finale, culminent en une formule presque métallique, frappée au double coin de l'esprit et de la poésie, sans aucun pathos rhétorique à la Byron.

Mais le poète vraiment inspiré, le *Nachdichter*, comme diraient les Allemands, qui courrait ce beau risque, aurait la plus haute récompense. Il communierait avec le génie : il revivrait sept années d'une existence exaltante de demiurge, car le roman en vers où il n'y a pas une défaillance de forme ou de fond, qui ne cesse d'être profondément naturel et simple malgré le jeu savant du rythme, est une ascension continue : de strophe en strophe, de chant en chant, Onéguine, ce faux *Childe Harold*, ce vrai Russe, se sépare, a dit de Vogüé, « de son sosie anglais pour conquérir une originalité propre ». Des esprits légers et superficiels ont trouvé superficielle et légère l'ironie du Don Juan nordique, et de nos jours les maniaques érudits du comparatisme ont accumulé les fiches comme des tours d'assaut, pour faire le siège de l'œuvre. Sous prétexte d'atteindre ses sources, ils ont prétendu saper son originalité. Les deux pages immortelles par lesquelles tous les slavissants, amateurs et professionnels commentent leur initiation russe, la lettre de Tatiana et celle d'Onéguine, serai ent, nous affirme-t-on, copiées dans la *Nouvelle Héloïse* ! Répondonstout de suite à ce blasphème qu'il n'y a point d'imitation textuelle. Nulle part Pouchkine ne plagie, pas plus qu'il ne cheville. Il avait lu et relu tout Rousseau, comme il avait lu tout Voltaire, tout Parny, tout Chénier. Il se rencontre avec eux comme avec tous les poètes de l'amour lorsqu'ils ont exprimé directement et simplement l'humain, comme il le faisait lui-même. Mais quelle erreur aussi de dire, comme les critiques français : « L'œuvre de Pouchkine ne nous révèle aucun caractère ethnique. C'est un romantique pénétré de l'esprit qui anime au même moment ses frères d'Allemagne, d'Angleterre et de France; il exprime des sentiments universels s'il les applique à des thèmes russes; mais il regarde la vie nationale du dehors comme tous ceux de son monde, en artiste libre de toute influence de race. » On ne protestera jamais assez contre cette erreur de jugement d'un grand ami de la Russie qui sans doute, je veux le croire du moins, ne savait pas par cœur comme vous, Messieurs, tant de passages d'Eugène Onéguine qui forment comme une éclatante galerie de paysages russes, de scènes de la vie mondaine et de scènes de la vie rurale. Faut-il que nous récitons ensemble les premières strophes du second livre où est encadrée à jamais la *datcha* de Mikhaïlovskoe avec la campagne d'alentour : « les prés, les champs dorés, les troupeaux à la pâture, l'ombrage épais du jardin immense et sauvage » ou les premières strophes du cinquième chant où tous les charmes du grand hiver russe tiennent en seize vers dignes des anthologies antiques : et ces paysages sont des états d'âme. Sans effort, la sobre description s'arrête comme satisfaite de son exacte plénitude, et sans effort la transition se fait. Les personnages se meuvent en liberté dans le décor qui vient d'être crayonné : Tatiana russe de cœur et d'âme — sans savoir au juste pourquoi — aimait l'hiver de la Russie — dans toute sa froide beauté. Elle aimait les jours de gelée — et le soleil dorant le givre — les traîneaux dans le crépuscule les reflets roses sur la neige, le brouillard de la nuit des Rois.

Faut-il vous rappeler la suite, et comment la simple fille pratique les innocents enchantements de la magie populaire pour essayer de deviner son destin ? Où sont, dans ces morceaux inimitables, où sont les imitations, je veux dire, où sont les modèles livresques ? Tatiana ni sa nourrice n'ont pas de prototype en littérature, mais elles en ont d'innombrables dans cette masse populaire fidèle à des croyances plus vieilles que Vladimir et qu'Oleg, et si Pouchkine dans Onéguine et ailleurs n'a cessé de grandir dans un rythme prodigieusement ascensionnel, c'est que le grand lecteur, délaissant les livres étrangers, s'est rapproché constamment de son peuple avec une curiosité amoureuse, avec une sympathie toujours plus intelligente.

D'autres poètes ont essayé de rassembler, dans des poèmes romancés plus ou moins comparables aux nôtres, toutes leurs raisons d'admirer leur patrie. Mickiewicz (1) a voulu immortaliser sa Pologne ou sa Lithuanie avec la poignante nostalgie de l'exilé; Mistral s'est hâté de fixer les traits de sa Provence pour lui rendre la conscience et la fierté de son génie propre. Tous deux ont entrepris leur œuvre avec mélancolie. Pouchkine a composé la sienne dans la joie et dans la confiance. Ce n'est pas seulement, heureusement, la richesse et la beauté de la langue russe, c'est la richesse et la beauté de la beauté et de la terre russe et de l'âme russe qui sont, pour vous comme pour nous, Messieurs, la raison suprême et constante d'espérer dans l'avenir de la plus grande des nations.

Et voilà le secret de la valeur éternelle de Pouchkine. Voilà, malgré ses souffrances, malgré ses exils, malgré ses révoltes, malgré le martyre mondain de ses dernières années, les travaux forcés de la frivolité courtisane, auxquels l'avait condamné l'indulgence paternelle du Tsar, et il faut bien le dire, ce mariage, rançon de son gaspillage sentimental, voilà, dis-je, l'explication de son optimisme foncier. Dans ses pièces les plus tristes que vous entendrez tout à l'heure, le final, et comme en fanfare, l'espoir s'y redresse brusquement, au lieu de terminer par un sarcasme à la Heine, il conclut ses poèmes, ses admirables *piccole liriche*, — il n'y a en d'aussi belles dans aucune langue, — en affirmant les droits de la vie et le triomphe de la joie. On va vous lire les stances où il évoque son tombeau, et après des strophes toutes chargées de mélancolie, c'est le quatrain si souvent cité, par exemple, dans une page fameuse de Tourgénéiev :

*J'ai souhaité que sur ma sépulture
Se joue encore la jeune vie en fleur,
Que l'éternelle et prodigue Nature,
Indifférente, y règne en sa splendeur.*

HENRI GRÉGOIRE,
Professeur à l'Université de Bruxelles.

(1) Dans son *Pan Tadeusz*.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

POÈMES ⁽¹⁾

MON MONUMENT

Mon monument n'est pas l'ouvrage des humains,
Et mon peuple y viendra par un sentier dont l'herbe
Ne cachera jamais la trace au pèlerin.
Il dépasse en hauteur, de sa tête superbe,
Le Phare des Alexandrins!

Non, je ne mourrai pas tout entier : l'héritière
De mon souffle, ma lyre, à ma chair survivra.
Et je serai fameux, tant que sur cette terre,
Un poète encor chantera!

Mes vers, par la Russie, iront de bouche en bouche,
Et chacun dans sa langue épellera mon nom :
Slave hautain, Finnois, fils des steppes farouches
Toungouze et Kalmouk vagabond.

Longtemps je serai cher à la foule innombrable
Pour avoir réveillé la bonté dans les cœurs,
Chanté la liberté dans mon siècle implacable,
Crié grâce pour le malheur!

Muse, accomplis de Dieu la volonté bénie.
Sans vouloir de couronne et sans craindre l'affront
Accueille, indifférente, éloge et calomnie,
Tais-toi, quand les sots parleront!

STANCES

Errant parmi la foule aux flots pressés
— Ou dans le temple où les fidèles prient,
Comme au milieu de jeunes insensés,
Partout — je suis ma triste rêverie.
« Le temps s'enfuit d'une fuite fatale,
Pensé-je, et ceux qu'ici groupa le sort,
Descendront tous sous l'éternelle dalle.
Sur l'un de nous déjà plane la mort. »
Lorsque je vois un chêne solitaire :
« De nos forêts patriarcale et géant,
Lui dis-je, ô toi qui survivis à mes pères,
Tu survivras encore à mon néant. »
Que de ses bras un doux enfant m'enlace,
Le caressant, je sens faiblir mon cœur :
« Enfant, adieu je te cède la place;
Crois et fleuris : je me flétris et meurs. »
Chaque journée et chaque heure nouvelles
Ont leur énigme où s'abîme mon front.
Je fais effort pour deviner en elles
L'heure et le jour qui m'anéantiront.
Et cette mort qu'ainsi je sais attendre,
Où donc dois-tu me l'envoyer, Destin?
Dans le combat? en mer? ou bien ma cendre
Dormira-t-elle au creux du val voisin?
Et, bien qu'au corps insensible il n'importe,
Que mon repos partout doive être égal,
J'ai souhaité toujours que l'on me porte
Plus près, plus près de mon pays natal.
J'ai souhaité que sur ma sépulture
Se joue encore la jeune vie en fleurs;
Que l'éternelle et prodigue Nature,
Indifférente, y règne en sa splendeur.

AUX CALOMNIATEURS DE LA RUSSIE 1831

Pourquoi tempêtez-vous, orateurs populaires,
Et pourquoi l'anathème enfle-t-il votre voix?
Le sort de Varsovie allume ces colères?
L'émeute polonaise excite votre émoi?
Laissez, laissez entre eux se quereller les Slaves,
Laissez-les donc vider leurs antiques débats.
Leur conflit domestique est séculaire et grave;
Vos clameurs d'aujourd'hui ne l'apaiseront pas.

Voilà longtemps que sont en guerre
Les deux voisins, les deux tribus.
Tantôt, c'est nous qui touchons terre;
Tantôt, ce sont eux les vaincus.

Qui donc l'emportera dans la lutte sans trêve,
La force du vrai Russe ou l'orgueil polonais?
La mer russe doit-elle absorber à jamais
Tous les ruisseaux slavons qui coulent sur sa grève,
Ou sont-ce les ruisseaux qui tariront la mer?
Voilà la question que tranchera le fer.

Laissez-nous : les sanglantes pages
De nos annales, ô rhéteurs,
Ne sauraient parler à vos cœurs;
Etranger vous est leur langage

Et muets sont pour vous le Kremlin et Praga.
Contre nous, ô rhéteurs, qui donc vous instigua?
C'est l'insurrection et sa fureur sauvage
Qui vous séduisent, je le sais :

Et surtout, vous nous haïssez.

Nous haïr? et pourquoi? Serait-ce point, peut-être,
Parce que dans l'horreur des flammes de Moscou
Nous n'avons point voulu, nous Russes, nous soumettre
Au joug déshonorant qui ployait votre cou?
Parce que nous avons fait rouler dans l'abîme
L'idole qu'adoraient vos lâches potentats,
Parce que nous avons affranchi vos Etats,
Vaincu la tyrannie et châtié le crime?
Parce que notre sang, Europe, a racheté
Ta paix et ton honneur avec la liberté?

Vous menacez, rhéteurs : agissez donc, de grâce.
Mais agir est douteux; plus sûre est la menace.
Car nous sommes nombreux ; ne le savez-vous plus?
Car nos héros d'hier ne sont pas tous perclus.
Plus d'un pourrait encor visser la baïonnette

Au fusil d'Ismaïlia. (1)

Ou pensiez-vous que l'art de faire place nette,
Le soldat russe l'oubliait?

La parole du Tsar serait-elle impuissante?
Lutter contre l'Europe, est-ce chose effrayante,
Est-ce chose inouïe et nouvelle pour nous?
Sachez qu'un peuple entier — si l'épreuve vous tente
Et si chez vous les sots suivent toujours les fous —

Demain de Perm à la Colchide,

Des froids rochers finnois à l'ardente Tauride,
De la Chine immobile au Kremlin chancelant,
Surgira, hérissé d'acier étincelant.

Envoyez-nous, rhéteurs, vos belliqueuses races.

Pour vos guerriers ne craignez rien.

Dans nos steppes encore il reste assez de place
Entre certains tombeaux qu'ils reconnaîtront bien!

(1) Poèmes traduits en vers français par Henri Grégoire.

(1) Plus exactement, Ismaïl.

ROUTE D'HIVER (1826)

Dans les brumeuses ténèbres
La lune agonise et meurt,
Et sur la plaine funèbre
Verse sa triste lueur.

Sur la neige qui moutonne
La troïka rapide court,
Et le grelot monotone
M'étourdit de son bruit sourd.

O cocher, dans ta voix chante
L'âme du pays natal :
Airs d'ivresse pétulante,
Longues plaintes qui font mal.

Ni lumière, ni chaumière :
Désert blanc, peu varié
Par les verstes régulières
Dressant leurs poteaux rayés.

Triste nuit, triste voyage !
Mais, Nina, chez toi, demain,
Dans tes yeux, tes yeux sauvages,
Mon œil se perdra sans fin...

Au mur frémit la pendule...
Et minuit, chassant les fats,
Les importuns ridicules,
Ne nous séparera pas.

Toujours la neige moutonne,
Mon cocher s'endort d'ennui :
Tinte, grelot monotone,
La lune meurt dans la nuit.

JE ME SOUVIENS...

(Stances à Anna Petrovna Kern.)

Je me souviens de l'heure sainte
Où tu parus à mes côtés,
Génie ailé, vision ceinte
Des purs rayons de la Beauté !

Martyr du désespoir funeste,
Captif du monde aux vains émois,
Longtemps j'ai vu tes traits célestes,
Et longtemps j'entendis ta voix.

Les ans ont fui... L'âpre tourmente
Dispersa les rêves anciens.
Et j'oubliai ta voix qui chante,
Et j'oubliai tes traits divins.

Au désert morne de la vie
J'ai longuement traîné mes jours,
Sans Dieu, sans foi, sans poésie,
Sans joie, sans larmes, sans amour.

Mais mon âme soudain s'éveille :
Tu reparais à mes côtés,
Génie ailé, douce merveille,
Vision de pure beauté.

Mon cœur bat, ivre d'harmonie,
Et sent renaître pour toujours,
Dieu, l'inspiration, la vie,
La foi, les larmes et l'amour.

A. POUCHKINE.

En quelques lignes...**L' « Ara pacis » d'Auguste**

Rome prépare, avec une ferveur hâtive, les cérémonies du bimillénaire d'Auguste. Le célèbre « Mausolée » est, désormais, isolé. Il s'agirait maintenant — mais la tâche est autrement difficile — de retrouver le monument connu sous le nom d'*Ara pacis* (l'Autel de la paix) et dont nous n'avons conservé que quelques fragments épars à la Galerie des Offices et dans les Musées du Vatican.

Le Temple de Janus avait été fermé après la bataille d'Actium. Auguste venait de rentrer d'une expédition en Espagne, qui lui avait permis d'étouffer les dernières rébellions et d'asseoir définitivement la paix romaine. Ne fallait-il point qu'un monument durable immortalisât cette conquête pacifique de l'Empire à son apogée ? L'*Ara pacis* se dresserait le long d'une de ces glorieuses voies consulaires qui conduisaient, ainsi que des rayons vigoureux, jusqu'aux confins du monde, jusqu'aux extrémités de la terre : la via Flaminia.

Deux architectes de la Cour, Samos et Batrakos, furent chargés par Auguste de construire l'édifice qui devait protéger l'autel. Le monument consistait en une enceinte de marbre, carrée, percée de deux portes et décorée de fort élégants bas-reliefs. Du côté intérieur, on admirait des cannelures et des festons de fleurs et de fruits, soutenus par des bucrânes. Du côté de l'extérieur, sous une guirlande faite de motifs d'acanthé, défilait le cortège impérial.

Sur le plan de la Rome actuelle on peut fixer approximativement l'endroit où s'élevait l'*Ara pacis* : là où le corso Umberto arrive à hauteur de la piazza in Lucina. Et c'est là aussi que les fouilles sont poussées le plus diligemment possible. On sait que, vers l'année 1500, des terrassiers y mirent au jour, par le plus grand des hasards, ces fragments que nous admirons aujourd'hui dans plusieurs musées. Les recherches furent reprises au commencement du siècle, puis abandonnées. Espérons que les archéologues seront plus heureux... ou plus persévérants. En tout cas, et quel que soit le résultat de cette nouvelle campagne de fouilles, on prête au Duce l'intention de réunir tous les fragments trouvés de l'*Ara pacis*, afin de restaurer, en hommage à Auguste, le monument symbolique.

La paix après la victoire : c'est bien cela. A l'aube du nouvel Empire, nul geste ne pouvait être plus indiqué.

Vittorio Mussolini

Les rois épousent-ils encore des bergères?... Le bon peuple, c'est un fait, ne demande qu'à verser de douces larmes de patriotique joie à l'occasion de ces mariages princiers où des piqueurs en culottes de peau aiguillonnent les chevaux « à la Daumont » du carrosse d'or.

Mais Vittorio Mussolini n'a point offert le spectacle de noces pompeuses. Cela s'est passé en famille, dans la modeste église San Giuseppe. Il y avait des fleurs sur l'autel, un tapis rouge. Et le Duce, qui est du peuple, a voulu que cette décoration fût conservée pour le mariage d'un brave ouvrier charpentier qui se présenterait devant le curé une demi-heure après Vittorio. C'est ainsi que les dictateurs composent avec Démos. Et ce n'est pas si bête.

Vittorio est surtout connu depuis la guerre d'Afrique. On sait qu'avec son frère Bruno il prit du service dans l'aviation. Son audace, son cran forcèrent l'admiration des « bombardiers » les plus endurcis. Il totalise cent dix heures de vol au-dessus des positions ennemies. Plus d'une fois les balles firent dans les ailes ou dans la carlingue de son appareil des trous avertisseurs.

Comme il se doit, Vittorio a passé par les cadres du Régime : il porta le mouchoir bleu du Balilla, le feutre de l'Avanguardista.

Par tradition, sans doute, il est féru de journalisme. Comme il était encore sur les bancs du gymnase Manzoni, à Milan, il fonda, avec son frère Bruno, un journal polygraphié : *Il Camice*. Il ne sera pas sitôt inscrit aux cours supérieurs du gymnase Tasso, à Rome, qu'un nouveau journal : *La Penna dei ragazzi* sera lancé. On tire à deux cents copies. Puis, c'est une revue qui voit le jour : *Anno XII*.

Cette revue était appelée à prendre une jolie extension. La jeunesse italienne y retrouvait l'écho de ses aspirations les plus diverses. Le sommaire s'enrichit : essais politiques, critique littéraire, courrier théâtral, cinématographique, informations sportives, etc.

Mais c'est au cinéma que Vittorio Mussolini allait consacrer le meilleur de son activité. On assure qu'au lendemain de la lune de miel, les jeunes époux s'embarqueront pour Hollywood, où le fils du Duce songe à s'initier aux arcanes du septième art. Il médite un film sur l'aviation de guerre : *Vols sur les cimes*. Le titre a de l'allure. Et Vittorio Mussolini se tire élégamment de ce pas périlleux qui consiste — tout simplement — à être le fils d'un Titan.

Quand les démocrates se promènent

Il n'est bruit dans la presse internationale que des dissentiments qui viennent de s'élever entre Staline, le terroriste saniglant, et le maréchal Vorochilov, chef de l'armée rouge. Dans son tombeau où il achève de macérer, Lenine doit se dire qu'il est mort à temps. Mort à temps pour éviter le coup de revolver au cercelet, qui est l'aboutissement des procès de la Guépéou.

Staline n'a qu'à bien se tenir, d'ailleurs. L'histoire de la Révolution française est en train de se rejouer sous nos yeux. Ce n'est pas impunément qu'on fait monter dans les charrettes les ex-copains des mauvais jours. Robespierre en sut quelque chose, lui qui éternua, à son tour, dans le panier à son.

En attendant, Staline se défend comme il peut, c'est-à-dire avec une énergie farouche et un manque absolu de scrupules. Tragiquement enfermé dans la forteresse du Kremlin, à l'abri des murailles et d'un triple cordon de soldats asiatiques, il signe les décrets de déportation et de fusillade. S'il se déplace, le tsar rouge réquisitionne un train blindé ; deux autres trains d'escorte, armés de mitrailleuses et de canons à tir rapide, lui font une cuirasse mouvante. Cependant, sur un des piliers de l'église Saint-Basile, à Moscou, église désaffectée par le zèle des « sans-Dieu », on peut lire ce mot de Lenine : « C'est sur cette terre et non dans l'autre monde qu'il faut donner le paradis au peuple! »

Les Américains se targuent volontiers de goûter les joies de la démocratie cent pour cent. Mais le Président Roosevelt, le jour de la cérémonie de la prestation de serment, dut se faire escorter de quatre autos blindées et de milliers de policiers à cheval ou en motocyclette. Dame ! les gangsters ont des mitrailleuses *up to date*, et le parabellum n'a pas été inventé pour les nourrices!...

J'ai vu, sur l'écran des actualités mondiales, Mussolini, le torse nu, qui se livrait aux plaisirs de la neige, au milieu de la

foule joyeuse des skieurs. Vous l'avez vu sur une batteuse mécanique, parmi les paysans des villes pontines. Tous les matins il fait une promenade en moto. Le Duce visite les ouvriers d'une usine, les maçons sur le chantier, les enfants à la plaine de jeux.

Mais il paraît que le fascisme est contre le peuple, et que les vrais démocrates s'appellent Staline ou bien Roosevelt.

Un monument à Foscolo

On sait le culte que les Italiens vouent aux tombeaux. Pour cette race éprise de réalisme (l'art italien est, avant tout, soumis à l'objet), la mémoire de l'homme de génie ne se survit vraiment que dans la stèle ou, mieux encore, dans les traits burinés à même le marbre ou le bronze. Les cimetières de Gênes, de Pise, de Milan, les fameux *campi santi* rendent témoignage de cette ferveur un peu théâtrale.

Or il existe, dans la poésie italienne, un poème : *I sepolcri*, de Ugo Foscolo, qui est précisément consacré à ce culte des tombeaux. Le poète prend prétexte de l'indignation qu'avait soulevée par toute l'Italie du Nord un décret des Français envahisseurs et révolutionnaires sur l'égalité des tombes. Et, rappelant les héros d'autrefois, il n'a pas de peine à montrer que le tribut d'hommage que nous leur devons, c'est devant le monument funéraire que nous avons accoutumé de le leur rendre. Ce poème, d'une inspiration toute patriotique, est écrit avec un sens très délicat de la beauté classique. Il compte parmi les chefs-d'œuvre de la lyrique italienne.

Par un paradoxe singulier, Foscolo, mort depuis plus de cent ans, n'a pas encore le tombeau qu'il mérite. Foscolo mourut sur la terre d'exil : à Chiswick. Ses ossements furent transportés en Italie en 1871 et déposés dans l'église Santa Croce, à Florence, qui sert de panthéon national. Un projet de tombeau fut mis au concours entre quarante-trois sculpteurs, après qu'une souscription eut permis d'envisager la réalisation d'une œuvre digne du grand mort. Le concours ne donna pas de résultats satisfaisants. Il fallut faire appel à d'autres artistes. Et, en 1909, s'ouvrait une troisième compétition, dont devait sortir vainqueur le sculpteur Zulimo Rossellini. Rossellini, au demeurant, ne fut jamais à même de pousser l'exécution de son projet. On échangea du papier timbré. Serait-il dit que Ugo Foscolo, le poète des *Sepolcri*, n'obtiendrait point cette immortalité dans le marbre qu'il a chantée en des strophes si harmonieuses?...

Le scandale — c'en était un — ne pouvait plus durer. Grâce à l'intervention énergique des autorités fascistes, la question est en voie d'heureuse solution. C'est au sculpteur Antonio Berti, de Sesto Fiorentino, qu'il appartient de faire revivre les traits du poète. La statue qu'il a ébauchée est, de l'avis de tous les juges, fort bien venue. S'aidant des portraits de l'époque, mais s'appuyant plus encore sur les passages autobiographiques des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, ce roman épistolaire de la désespérance patriotique, l'artiste a rendu à merveille la fierté inquiète et dédaigneuse de celui qui fut un poète inspiré et un Italien sans l'Italie.

Le panthéon national de Santa Croce fera accueil à Foscolo. Et la cérémonie d'inauguration sera, en même temps, un acte de réparation. Cent dix ans ont passé. Mais, le poète l'a dit, « le marbre demeure », « le buste survit à la cité ».

Libres propos...

UNE CONFESSION TRAGIQUE...

C'est celle de M. Alexandre Lerroux, l'homme d'Etat espagnol réfugié en France. Il l'a publiée dans l'*Illustration* et elle est d'un tel tragique qu'elle mérite mieux que d'être simplement reprise en « Lectures » à la fin de cette *Revue*. Il faut lire et relire cette confession vraiment effrayante d'un des hommes les plus responsables de ce qui se passe en Espagne. Quel écroulement! Quelle faillite inouïe de tous les bobards de « gauche », des nuées démocratiques, des chimères républicaines, des erreurs mortelles de l'Evolution du peuple et du Progrès indéfini!

Voici ce témoignage accablant d'un homme de gauche 100 % :

Je ne me reconnais plus. Chaque homme est un monde. Le mien aussi est en ruine, comme la Patrie; sombre, triste, déçu, comme la République. Je traverse une profonde crise spirituelle; et, malgré moi, je soumets à révision tout ce qui jusqu'à maintenant a constitué la doctrine de ma foi, la substance de ma conviction politique.

Mon âme n'a pas changé. Elle nourrit comme toujours deux amours inextinguibles, la Patrie et la République. Mais je commence à m'interroger et je me demande si la Patrie et la République sont bien représentées, si la nation a été bien servie par des gouvernements qui n'ont pas réussi à élever la condition morale et intellectuelle de l'individu, à organiser techniquement la production, à la distribuer équitablement, à supprimer la division en classes antagonistes de la société, à faire disparaître la misère et la grève... Et cherchant dans ma méditation solitaire une solution à ces problèmes, dans une ambiance qui me permet d'assister aux efforts d'un peuple préoccupé des mêmes choses avec le désir héroïque et persévérant de s'en affranchir, je me demande s'il ne faudra pas détruire pour le renouveler complètement l'Etat actuel, ou s'il suffira d'ouvrir une parenthèse et de suspendre l'intervention de la démocratie, c'est-à-dire de tous, dans la conduite des affaires publiques; restreindre les libertés individuelles pour les subordonner à l'intérêt suprême de la nation et concentrer tous les pouvoirs d'un peuple, qui refuse de se dissoudre dans l'anarchie ou de périr dans l'impuissance, entre les mains d'une autorité, ou plutôt d'une dictature, qui se mettrait immédiatement à l'œuvre et ne fermerait la parenthèse qu'après avoir réussi à rétablir l'ordre matériel, la paix sociale, le prestige de la loi, la discipline du travail sans lutte de classes, la justice sans privilège — le tout dans un recours au rythme normal des peuples qui contribuent au progrès universel, sans fièvres, convulsions, ni délires, sans que la force brutale de la révolution intervienne en quoi que ce soit dans ses activités, même sous la forme légale de la répression.

* * *

Dès le mois de juillet, le problème fut résolu par moi sans hésitation, car, ne pouvant être avec ceux qui livraient la République pieds et poings liés à l'anarchie, je devais être aux côtés de ceux qui prirent les armes pour les combattre.

On connaît mon âge. J'ai consacré plus de cinquante années à la vie publique. Journaliste, je n'écrivis jamais que dans les journaux républicains. Propagandiste, jamais je ne montai à une tribune qui ne fût républicaine, et je n'y parlai qu'en faveur de l'idéal républicain. Politique, je n'eus d'autre discipline que celle des républicains. Chef de parti, je ne me mêlai jamais à d'autres forces qu'aux forces républicains. Leader parlementaire, mes campagnes

furent toujours républicaines, et je ne me laissai jamais séduire par les offres de participation émanant des gouvernements de la monarchie. Pour que la République triomphât, j'ai travaillé plus et demandé moins que quiconque. Quand elle eut triomphé, je n'ai revendiqué aucun poste, mais j'acceptai celui que l'on m'offrit, qui me permit de présider à Genève la Société des Nations. Je refusai la présidence du Conseil dans la crise du gouvernement provisoire. Elu aux Cortès constituantes dans sept circonscriptions, et ayant obtenu à Madrid le chiffre de voix le plus élevé, je fis cadeau à d'autres partis des sièges que j'avais conquis. Enfin, je déclinai l'offre qui me fut faite de poser ma candidature à la présidence de la République. *Ma vie politique est une inflexible ligne droite. J'avais dix-huit ans lorsque j'ai commencé d'écrire dans les journaux en proclamant ma foi républicaine. Aujourd'hui, à la veille d'atteindre mes soixante-treize ans, portés sur mes épaules presque toujours en montant la côte, je m'enorgueillis, mais sans vanité, de ce que ceux qui ne furent pas mes ennemis, mais mes adversaires, m'estiment et me considèrent. C'est pour cela que les républicains de fraîche date et les socialistes de toute sorte me combattent systématiquement et me poursuivent avec une hostilité implacable.*

Et toute mon œuvre de sacrifice volontaire, jalonnée au long de ma vie par des persécutions, des procès, des emprisonnements, des condamnations et des exils, allait être stérilisée au moment où survenait la révolution. Car, pour moi, la République, c'est la Patrie, le peuple, la démocratie, la liberté, la justice, la paix, l'ordre, le travail fécond, le progrès social, moral et politique sous l'autorité d'un pouvoir exécutif respecté, capable, énergique, austère, stable et ferme.

Mais, d'un coup, tout s'effondre : il ne reste ni parlement, ni démocratie, ni liberté, ni justice, ni ordre, ni paix. Alors, mon Dieu! que reste-t-il de la République? Et, puisque je ne conçois pas la Patrie sans la République, que reste-t-il de la Patrie? Car la Patrie ne peut être ni cette horde sauvage qui, sous prétexte d'égalité sociale, vole, pille, assassine; ni cette bande d'intellectuels primaires qui la dirigent et qui, préférant que l'œuvre de vingt siècles de civilisation soit réduite à néant, n'ont pas l'héroïsme de périr avec elle, ni la grandeur, ni la noblesse d'assumer leurs responsabilités. Avant de recourir à la fuite, sûrs de l'impunité, ils pillent le trésor national, saccagent les biens privés, laissant derrière eux, proie pour le feu, chair pour le canon, le misérable troupeau qui paiera de son sang.

Et, contre tout cela, n'y a-t-il rien d'autre à faire que de « jeter un voile sur la statue de la Liberté » et d'accepter la dictature?

Plus d'un demi-siècle consacré à servir le même idéal... Avoir parfois joué ma vie, et très souvent ma liberté, pour le défendre...

Dois-je renoncer à ce culte?... Je ne crois pas qu'interrogation plus douloureuse et plus tragique ait jamais été posée par le Sphinx de Thèbes. Elle s'est inscrite en signes de feu dans le monde d'ombres où je fus plongé pendant cette crise spirituelle.

* * *

Eh bien, non, je ne renonce pas à ce culte! De l'examen de conscience auquel je me suis livré, je suis sorti réconforté avec une nouvelle conviction : celle que la dictature peut être le salut de la Patrie et de la République. C'est dans ce sens que j'oriente désormais ma conduite.

Je le déclare : nous ne sommes pas en présence d'un soulèvement militaire. L'armée n'a pas rompu une discipline, mais elle essaie de rétablir celle qu'ont détruite la trahison antipatriotique et l'anarchie criminelle; elle ne s'est pas soulevée contre la loi, mais pour la loi, pour que la loi et l'autorité commandent; non pas contre le peuple, mais pour le salut du peuple. Il ne s'agit nullement d'un « pronunciamiento » militaire, mais d'un soulèvement national aussi sacré,

aussi légitime que celui de l'Indépendance en 1808. Bien plus sacré encore, car il ne s'agit plus seulement de l'indépendance politique, mais aussi de l'organisation sociale et économique, du foyer, de la propriété, de la culture, de la conscience, de la vie, enfin de toute une civilisation, de toute une histoire.

Quand l'armée prit les armes, elle était déjà identifiée avec le peuple, et le peuple se mit délibérément à ses côtés, sans distinction de classes ni d'idéologies. Le peuple et l'armée ont mêlé leur sang dès le premier jour, et le sang a scellé le pacte de sacrifice et d'abnégation sur l'autel de la patrie.

L'intervention d'éléments étrangers aux côtés de la révolution sociale et celle des organisations révolutionnaires internationales justifient le caractère national et nationaliste de ce soulèvement. L'Espagne est en danger. La nation qui a élargi les limites de la terre, qui a peuplé un continent et qui a allumé une constellation de nations garantissant le rajeunissement de l'humanité, cette nation est en danger. Hésiter à lui porter assistance, c'est renier la qualité d'Espagnol et commettre le délit de trahison.

On ne discute pas en face du danger. On agit ou on obéit. Un chef, et entre ses mains tous les pouvoirs, tous les recours, toutes les assistances.

Nous, la vieille garde, et moi le premier, arrière. En avant la tête qui dirige et la jeunesse qui agit.

En avant, les jeunes ! Entre ses mains, les armes. Dans son cœur l'énergie et l'obéissance volontaire, dans son âme la loi, dans sa pensée la Patrie.

Que nous voilà loin des pauvres vaticinations du citoyen Camille Huysmans, pour ne rien dire de ses prophéties ! Et quelle leçon de choses ! Le sursaut espagnol, le drame affreux d'une guerre civile atroce, apparaissent de plus en plus comme un des grands moments de l'histoire de l'Europe. La guérison aura coûté cher. Il aura fallu des torrents de sang et de boue, des ruines innombrables pour arrêter les méfaits d'un démocratisme mortel basé sur les faux dogmes de la bonté native de l'homme et de la bienfaisance d'une volonté générale source de la vérité sociale et sauvegarde du bien commun.

Les aveux vraiment sinistres d'un Lerroix, égaré une vie entière dans cet idéalisme de gauche dont l'Europe a failli mourir et dont le plus grand crime, le crime irrémissible, fut une volonté de déchristianisation proprement diabolique, ces aveux dépassent en force probante et en portée bien des ouvrages savants et les plus belles considérations doctrinales. Lerroix a tout fait, lui et ses amis, pour « démocratiser » l'Espagne. Résultat : une telle anarchie, un chaos si horrible, que ce même Lerroix en appelle à la dictature, et à la dictature militaire, pour sauver sa Patrie de l'inimaginable enfer vers lequel lui-même l'a menée. Les « rouges » sont incontestablement dans la ligne Lerroix et voilà qu'on invoque le sabre, contre la logique, pour sauver la Liberté, la Démocratie, la République !... En Espagne, la preuve s'étale, éclatante, que ce sont les idées qui mènent le monde. On a tout fait pour corrompre le peuple espagnol, tout fait pour le soustraire à ses traditions, tout fait pour l'empoisonner. Lerroix fut un des principaux malfaiteurs. Heureusement que la réaction ne vint pas trop tard. L'Europe entière bénéficiera du sacrifice espagnol. Déjà l'échec rouge est acquis. Et la victoire de ce qu'il faut bien appeler le trésor des traditions chrétiennes de l'Occident, semble en bonne voie... *Deo gratias!*...

TESTIS.

Le roi Albert et le régime

Albert I^{er} fut, en un temps de négligence et de relâchement, un modèle de ponctualité et d'exactitude. Il y avait un mérite d'autant plus grand que sa nature était d'un fantaisiste et celle de la Reine encore plus. Il n'aimait pas attendre, mais détestait plus encore faire attendre les autres. Quelques semaines avant sa mort, il attendit sept minutes et pendant ce court temps il fit attendre. Cela manqua le mettre en colère. C'était le soir du dernier bal de Cour. Le commissaire de police de Bruxelles venait d'être démis de ses fonctions et son successeur n'avait pas assuré en connaisseur le service des voitures. Trois cents personnes furent dirigées vers une entrée qui ne leur était pas destinée. Il fallut leur faire faire demi-tour et cela causa un retard. Le Roi trépignait. Dans ces moments il allait et venait de long en large, ses mains derrière le dos maltrahaient son képi. Il était de bonne humeur cependant ce soir-là. La cérémonie se déroulait en deux étapes. Une première au salon bleu, le fameux salon bleu, tout tendu de soie rouge, réservé aux diplomates, aux ministres et à cinq grandes familles belges. La seconde était celle de la grande foule, groupée dans le salon principal et où le cortège faisait son entrée solennelle, saluée par une marche triomphale de la musique des guides. J'ai toujours pensé, en assistant à ce défilé, aux classiques déroulements des Cours d'Illyrie ou d'Utopie que nous donne le cinéma. Tout y était : les lustres, l'éclat un peu démodé des costumes surchargés de dorures, les officiers d'ordonnance précédant à reculons, le ministre de Suède, M. de Dardel, pareil à un bel échassier, en culottes blanches et les dames aux visages exotiques, et le Turc, le Persan, le Hongrois dans leurs costumes nationaux, les Merode et les Ligne en habits rouges de chevaliers de Malte, le ministre de Hollande, M. Sjarda van Markenborg, rose comme un matelot de son pays, souriant de toutes ses dents éclatantes. Enfin le Roi, la Reine et le prince Léopold. Ce soir là le comte de Flandre ne parut point, ce qui chagrina beaucoup de monde. A la duchesse de Brabant, qui attendait son troisième bébé, on avait voulu épargner les fatigues de ces longs va-et-vient. Mais quand toute la Cour fut rangée, un petit cortège spécial se dirigea vers une porte latérale et en revint aussitôt encadrant la jeune femme enceinte, souriante et amusée, sur qui reposaient les espoirs de tout un peuple attentif. Alors le bal commença. Jusque minuit le Roi, assis à côté de la Reine, sur leurs hauts fauteuils, suivait des yeux la longue cérémonie. Elle l'ennuyait prodigieusement. Autant la rapide visite au salon diplomatique l'amusait par son recueillement confidentiel, autant le grand déploiement bruyant du bal finissait par l'excéder. Au salon bleu, il avait un mot aimable ou piquant pour chacun. A un ambassadeur il disait : « Je ne vous dirai pas la même chose qu'à votre collègue d'Angleterre, que je viens de quitter. Soyez tranquille. J'ai vu que vous écoutiez notre conversation. » Ce salon bleu était le centre de toutes les chinoiseries du protocole, le casse-tête que les dignitaires de la Cour doivent s'infliger chaque année. Le Roi, remis de son irritation causée par les sept minutes de retard, pouvait donner libre cours à sa curiosité éveillée. Il demeurait scrupuleusement en dehors des questions de préférence mais il notait tout, à part lui.

Au bal, au contraire, il se morfondait, parce que cette rumeur l'empêchait de causer à voix normale. Ou bien les paroles de ses

interlocuteurs ne lui parvenaient pas, ou bien il était obligé d'élever le ton, ce qui lui déplaisait, car il remarquait qu'autour de lui l'entourage écoutait tous ses propos. Enfermé dans son ennui, il se penchait vers la Reine et causait avec elle. Ses propos étaient alors plus ironiques qu'indulgents. Il attendait la fin, et en apprenait l'annonce avec un soulagement. Tout ce rite, il l'accomplissait avec un zèle méticuleux. Je me rappelle en avoir décrit dans un billet humoristique, le tableau pittoresque et majestueux. Mais j'en parlais sur le ton badin. Le Roi reconnut tout de suite l'auteur du billet non signé qui le mécontenta. Il dit à plusieurs reprises : « Allons, d'Ydewalle ne comprendra jamais que nous faisons cela sérieusement, que ce n'est pas une plaisanterie. » Le tour d'esprit boulevardier l'amusait, pourvu qu'il ne touchât jamais aux choses sacrées, principes moraux, Patrie, devoirs. Or, le bal de Cour était un devoir d'Etat. S'il ne l'avait pas été, le Roi eût certainement trouvé un moyen de s'en dispenser. Il en était peu qui l'ennuyassent plus. C'était bien sa nature d'ailleurs d'accepter d'un cœur léger les grands sacrifices, mais de ne prendre les petits qu'en bougonnant.

Ce dernier bal de Cour du règne fut peut-être son heure la plus heureuse, la plus affranchie de toutes difficultés, où les joies de la famille rejoignaient celles d'un esprit récompensé de ses travaux. On touchait au vingt-cinquième anniversaire de l'Avènement et de la Joyeuse Entrée. Après la fête, la foule des danseurs s'éparpilla dans les restaurants de nuit. C'était le temps où les jeunes officiers de réserve, sortis des écoles d'après la guerre, exhibaient leurs premiers uniformes de ville, où les diadèmes apparaissaient au front des dames, relevant les silhouettes et ajoutant à la gaieté de cette fête un air de majesté qui ne va qu'aux grandes maisons dont le Maître est un grand homme.

* * *

Ce souci d'exactitude et de ponctualité tenait au cœur du Roi parce que lui-même ne parlait jamais à un humain qu'en se mettant sur le plan qui pouvait le mieux convenir à celui-ci. C'était un devoir social pour un homme de sa taille de se mettre spontanément au niveau de chacun et de trouver lui-même le terrain sur lequel ils s'entendraient le mieux. Quelquefois l'interlocuteur ne comprenait pas cette délicatesse et faisait mine de donner des conseils ou de faire au Roi une leçon de choses. C'était certainement le plus sûr moyen de se tromper. Généralement le Roi s'y connaissait beaucoup mieux que ses ministres. Il écoutait les faux savants avec une politesse raffinée et les congédiait dans un silence de glace, à moins qu'il ne s'accordât le malin plaisir de leur démontrer qu'il en savait bien plus long qu'eux.

C'était donc, comme je l'ai dit, un homme simple, mais qui était très fier. Parce qu'il connaissait sa propre supériorité, il haïssait les cuistres. Parce qu'il était simple, il ne parlait jamais de sa propre personne. Il disait seulement *on* ou *nous*. Pour dire *les Rois*, il prononçait *les gens dans notre position*.

Toute une psychologie royale est là. Dans cette formule le Roi met un grand respect d'autrui et une grande conscience de sa dignité propre. Il importe que personne n'oublie qu'il est le Roi, mais lui-même ne l'oublie jamais non plus. Pour les simples mortels cela comporte de grands devoirs. Pour lui-même des devoirs plus grands encore. En même temps il n'aime pas à dire *moi* ou *je*. Cela pourrait prêter le flanc à la critique ou à la plaisanterie. Le Roi est toujours tenté de se critiquer lui-même, ou de se tourner en ridicule. Il désire s'éviter ces amères occasions.

C'est pourquoi il tint à montrer rarement les idées qui étaient bien à lui. Seuls quelques initiés en connurent la substance.

Etant un personnage hors série, il avait des idées hors série. Il était adversaire du Traité de Versailles, qu'il jugeait inapplicable et par conséquent imbécile. La politique de tabellion de M. Poincaré l'énervait, parce qu'il pensait qu'on n'arriverait jamais à désarmer un pays dont les frontières étaient si étendues. La Société des Nations l'irritait encore beaucoup plus, d'abord parce qu'on y parlait trop et qu'on y travaillait trop peu, ensuite parce qu'elle aussi s'attaquait à des desseins irréalisables. Je l'ai entendu parler de lord Robert Cecil sur un ton de scepticisme qui en disait long. Quant à M. Henri Rolin, son seul nom provoquait chez lui un rire indulgent et bon. Homme réaliste et respectueux des faits, il eut toujours une grande admiration pour le fascisme et son chef, quoique ses préférences personnelles allassent toutes à la démocratie électorale. C'est dire qu'il avait toutes les qualités de son temps, même les préjugés. Pour les Soviets, il avait vu tout de suite que leur règne durerait. Sur sa mappemonde, dans le grand cabinet de Laeken, il avait suivi l'entreprise de Koltchak et de Denikine et l'avait jugée intrépide et insensée, dès le début. Il pensait que les Soviets existaient et qu'il était inutile de les ignorer, comme jadis d'ignorer le Grand Turc. Il fut flamingant dès le début, aussi, quand personne n'osait s'affirmer dans ce sens autour de lui, parce qu'il lui plaisait d'être ainsi. Les Soviets ne lui plaisaient nullement. Mais ils existaient et à moins de leur déclarer la guerre il eût été absurde de les tenir à l'écart. A son avis, un régime fort, comme celui de M. Mussolini, pouvait se permettre ces familiarités avec le diable, parce que l'on n'empêcherait jamais que le diable fût une réalité.

* * *

Le Roi a pu se tromper quelquefois dans l'administration intérieure de la Belgique. Dans la politique extérieure il portait en lui, comme par vocation héréditaire, l'intelligence profonde des intérêts belges. C'est dire que son action fut lente, discrète, et la plupart du temps occulte.

Ses fonctions l'y obligeaient presque. Que peut faire un Roi constitutionnel? La Constitution est bien laconique en cet endroit. Elle interdit beaucoup de choses. Elle n'en permet presque pas. Mais la Constitution propose, la pratique dispose. Déjà Léopold II s'était emparé d'au moins deux départements ministériels, celui de la Guerre et celui des Affaires étrangères. A ses côtés, il a un chef du Cabinet royal, simple fonctionnaire, infiniment distingué par l'esprit et par le cœur et qui maintient le contact avec l'extérieur. Le premier titulaire, Jules van Praet, un Brugeois, excella si bien dans ce métier que le Roi le fit ministre de la Maison du Roi. C'est l'Eminence grise, le Père Joseph du règne. Le titulaire de cette fonction change peu. Une seule fois on lui reverra le titre de ministre de la Maison, pour le baron Beyens, dans la première hâte de l'avènement de 1909. Mais le roi Albert est très avare de titres autour de lui. Le baron Beyens fut le dernier à en bénéficier. M. Wodon, son successeur d'aujourd'hui, a reçu le titre de secrétaire d'Etat de la Maison du Roi.

Ce titre est ambigu, à dessein sans doute. Une foule de choses concernant la Maison du Roi, comme les finances et les décorations, ne dépendent pas du secrétaire d'Etat. Mais c'est lui qui communique avec les ministres. Le plus souvent il les connaît intimement. Dans un ministère il les tutoyait presque tous. Selon la vieille pratique anglaise, formulée par Bagelot, le Roi constitutionnel a le droit de connaître, de consulter, de conseiller. C'est aussi la règle des rois belges.

Jamais le Roi ne dira : « J'exige ». Il le pensera seulement. Et comme il est celui qui dure, sa patience sera plus forte que celle des autres s'il sait ne rien brusquer. Très souvent il est tenté de faire un éclat de laisser libre cours à sa colère. C'est alors que

En 1937

J'apprendrai une langue étrangère



Voilà une idée merveilleuse! C'est si facile d'apprendre maintenant! Choisissez la langue que vous désirez apprendre et dans quelques semaines vous vous surprendrez à la parler couramment et avec un accent parfait. Voici ce qu'il y a de plus étonnant dans la Méthode Linguaphone.

C'est la seule méthode officielle, puisqu'elle a eu sa

consécration par les hauts témoignages de **S. M. la reine Elisabeth**, de **Mgr Picard**, de **Mgr Baudrillart**, de l'écrivain **M. Maeterlinck**, du Ministre des Sciences et des Arts et de presque toutes les institutions d'enseignement de Belgique et du monde entier.

VOYEZ COMME C'EST FACILE

Vous vous installez confortablement dans votre fauteuil et vous écoutez sur votre phonographe les voix des meilleurs professeurs du pays même. Tout en écoutant vous suivez les mots parlés sur le livre de texte illustré. Tout de suite votre oreille est si bien exercée et votre vocabulaire

si précis que vous commencez déjà à parler, à lire et à écrire sans difficulté. Même si vous vous croyez peu doué pour l'étude des langues, vous serez étonné des résultats surprenants que vous obtiendrez en très peu de temps.

RÉCLAMEZ-NOUS L'OUVRAGE ILLUSTRÉ SUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES ET L'OFFRE D'ESSAI GRATUIT.

Nous vous enverrons un cours complet, sans aucun engagement, pour un essai gratuit de huit jours chez vous.

Réclamez-nous aujourd'hui même la documentation complète qui vous est offerte gratuitement et qui contient l'offre de cet essai sans engagement. Nous vous l'enverrons par retour à l'aide du bon ci-contre.

Monsieur **J. A. Hilaret**,
Directeur de l'Institut **Linguaphone**.
(Classe J. 45)
18, rue du Méridien, Bruxelles.

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi, l'ouvrage sur les langues vivantes.

La langue qui m'intéresse est

Nom :

Adresse :

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN

Téléphone 17.27.16



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & C^o

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats. — Intérêts : 5 %



LES PLUS DIFFICILES

sont satisfaits lorsqu'on leur sert une cuisine préparée avec l'Extrait de Viande Liebig qui améliore les mets auxquels il est incorporé, les rend plus digestifs et facilite la préparation des plats les plus compliqués.

Et songez aussi que l'Extrait de Viande Liebig vous permet de réaliser une économie considérable !

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



la coutume le retient. Bien plus souvent il est tenté de ne rien faire du tout. C'est alors que la coutume agit à sa place. Généralement le roi Albert agit, mais lentement. J'ai dit qu'il écrivait beaucoup de lettres à ses ministres. Aucun n'en publiera la série complète. Chacun de ses présidents du Conseil en a reçu des collections. Toutes contiennent les marques de tous les sentiments, depuis la reconnaissance la plus chaleureuse jusqu'au dépit le plus furieux. Pour qu'un homme aussi réservé ait pu se montrer aussi dur et aussi gracieux tour à tour, il faut qu'il ait joué sa partie dans le concert ministériel, une partie occulte mais très active. Il a beaucoup suggéré, beaucoup objecté, beaucoup remanié. Il a su refuser, et en tout cas retarder. Sans jamais opposer un veto formel à aucun arrêté, il en a enterré plusieurs, il en a endormi et retardé une quantité. Son action ressemble à un accompagnement en sourdine dans un concert. Nul ne le remarque dans l'auditoire, mais aucun des exécutants ne le peut ignorer. Tous savent trop bien que s'il venait à leur manquer il y aurait quelque chose de changé dans l'Etat belge.

Tel est à peu près le rôle politique d'un Roi des Belges. Il sait tout, et comme tous les hommes qui savent tout, il ne peut pas ne pas agir. La foule ignore généralement cette action, la soupçonne quelquefois, la discute très souvent. Elle a deviné juste quand elle l'a su favorable aux projets flamingants, à une extension du droit de suffrage. Elle a toujours cherché à deviner. Mais elle a dû toujours s'en tenir là. Cette partie de l'œuvre royale, la partie occulte, appartient aux historiens. Les journalistes n'en parlent qu'à mots couverts, ou par des allusions d'autant plus piquantes qu'elles sont accessibles aux seuls initiés. C'est alors que le Roi se fâche le plus. Pour un rien il se croit visé, même quand on n'a pas pensé si loin, et que le trait visant un ministre ou une loi a blessé le Souverain lui-même. Alors, enfermé dans sa rancœur et dans sa fierté, le Roi trouve le prétexte d'un nouveau bain de neurasthénie. C'est pourquoi s'il a beaucoup agi on peut dire qu'il eût pu agir beaucoup plus encore.

Les deux premiers Rois avaient choisi, parmi leurs grands commis, des hommes de premier ordre qu'ils avaient poussés, favorisés dans leur avancement. Léopold I^{er}, montant sur le trône quand tout était à pied d'œuvre, avait imprimé sa marque à l'entreprise. Beaucoup d'hommes de l'équipage devaient tout au premier capitaine. Ce rôle s'était ralenti sous Léopold II, qui s'était limité à certains secteurs de la machine politique. A la fin de son règne on reconnaissait dans les ministères ceux qu'on appelait les hommes du Roi, surtout l'équipe des Affaires étrangères, avec ses chefs Banning et Lambermont, et celle du Congo. Sous Albert I^{er} ces hommes moururent et le Roi ne les remplaça pas. Quant aux travaux de la Revision constitutionnelle, il refusa d'y participer, répétant à ses collaborateurs : « Laissez cela. C'est l'affaire de la Nation. » L'affaire de la Nation était aussi la sienne et il le savait. Comme il fallait s'y attendre, n'ayant point participé à l'entreprise, il fut mécontent de la façon dont elle se terminait. J'ai appris que sur ces problèmes il avait consulté M. Millerand, mais personne ne dira quelles conclusions il en avait retirées. Il est probable qu'il n'avait pas conclu parce que le Roi n'aimait pas de conclure, et je touche ici à la grande faiblesse du règne.

* * *

Le Roi était myope. Dès 1912 il lui fallait pour conduire sa grosse Mercédès rouge deux paires de lunettes superposées. Avec sa vue basse il voulait tout revoir par lui-même et toujours en se méfiant de lui-même. Quand il avait tout bien étudié, il fermait le dossier et remettait la décision au lendemain. Alors il recommençait tout, et cela durait ainsi jusqu'au moment où

M. Ingenbleek, ou un autre personnage brutal, intervenait pour le presser et le décider. Dans son palais immense, entouré de la vénération de son peuple, Albert I^{er} vit en inquiet perpétuel, que saisissent brusquement de grandes crises de lassitude.

Lassitude de régner. Je l'ai analysé ailleurs. Lassitude même d'entreprendre. Il est des moments où le Roi se remet avec passion à l'étude de mille projets. Dans ces moments tout l'intéresse. Il multiplie les audiences et les voyages d'enquête. C'est ainsi qu'en 1922, pour la première fois depuis l'avènement de la monarchie belge, le Roi fait de grandes enquêtes agricoles, visitant les fermes de Flandre et de Wallonie, étudiant le choix des races de bétail, les engrais, les semences et les emblavures. Dans ces moments d'euphorie il est merveilleux de compréhension, d'originalité, d'imagination. C'est le moment où son intelligence est en période de flux. Mais le jusant vient vite. Les amis du Roi sont étonnés de constater qu'après ces fringales il se renferme en lui-même. Ce sportif, qui vit en ascète et ignore le danger, est un éternel fatigué. On a connu des périodes de travail intense, où il ressuscitait son formidable réservoir intellectuel, pour le plaisir. A d'autres, ses ministres et ses intimes se demandaient : « Est-ce que nous savons où est le Roi? On ne le voit plus... »

Ce vague penchant à la neurasthénie venait-il de lui-même? Ou étaient-ce ses familiers qui le lui avaient imprimé? En tout cas toute la maison en était saisie. On l'a senti de nombreuses fois dans les propos de M. Ingenbleek et du général Jungbluth. Quand ces hommes, qui étaient loin d'être des médiocres, parlaient de leur métier, ils affectaient toujours de le trouver médiocre. C'était le ton, au Palais, de dire à ceux qui n'en étaient pas : « Vous autres, vous êtes vos maîtres. Vous pouvez agir. Ici on ne peut rien faire. On n'est jamais libre. »

On c'était le Roi, ou plutôt la Monarchie, un être abstrait et souverain, majestueusement entravé par des lois et des coutumes insupportables. Les Souverains de jadis étaient esclaves de l'étiquette. Le Souverain belge est l'esclave des usages constitutionnels, d'une certaine étiquette législative, qu'il a juré de respecter et qui l'énerve chaque année un peu plus, parce que si l'étiquette est définie une fois pour toutes, sa personnalité à lui se définit chaque année davantage.

Ainsi le Roi est intervenu très peu dans la réforme des grands services publics. Il en connaissait la déchéance et il la déplorait. Peu à peu, sous l'influence de la démocratie, et du laisser-aller des gouvernements tripartites, les grands ministères furent envahis par des clients électoraux des ministres. Le niveau baissait. On ne retrouvait plus parmi les anciens fonctionnaires les hommes du Roi, comme au temps de Léopold II. Il n'eût tenu qu'à lui de leur donner des successeurs. Mais il se contenta de récriminer contre les méfaits grandissants de ceux qui prenaient leur place. Ce n'était ni de l'ignorance, ni de l'incapacité. C'était de la lassitude, avec un peu de neurasthénie, qui est le dégoût d'agir. J'irai même plus loin. Si, à la fin du règne on lui avait conféré des pouvoirs plus grands, il n'est pas certain qu'il les eût acceptés avec plaisir. Peut-être même les eût-il repoussés doucement, comme un présent encombrant. Sa condition lui pesait, mais il y tenait, et jusqu'aux lacunes du régime lui étaient devenues indispensables, comme de vieux meubles inconfortables, auxquels on finit par s'attacher parce que leur amitié incommode est devenue une nécessité. On ne m'ôtera pas de la tête que ce grand intellectuel ultra-moderne était devenu pour certaines affaires de l'Etat un grand routinier.

* * *

Je tâche de résumer ici l'esprit du règne. Il fut changeant. De 1909 à 1934, le Roi a grandi et mûri. C'était un homme jeune

et timide quand la dure loi dynastique l'éleva sur le trône. Consultons ses portraits de l'époque. Ses traits sont plus fins que dans les dernières années. Ils sont plus raides aussi. Malgré tout, les grands bras et les longues jambes ont quelque chose de très collégien. Lui-même a toujours répété : « Nous autres, Saxe-Cobourg, nous nous formons tard. » Se plaisant ainsi à répéter contre lui-même une malice ironique. Il avait raison. A trente-cinq ans ce Roi est un jeune homme supérieurement instruit, mais d'expérience médiocre. Il n'a pas encore été conquis par la fonction monarchique.

On peut désormais se prononcer sans crainte sur ce point : le Roi à ses débuts a pris le contrepied de l'enseignement de Léopold II. Lui-même me démentirait énergiquement s'il me lisait aujourd'hui, mais il est des témoignages trop sûrs et qui concordent trop. Aux premières années du règne, la jeune Cour ignore ostensiblement la vieille Cour, et celle-ci fut renvoyée, comme je l'ai dit, sans égards et sans ménagements. On voulait faire du neuf et parler au peuple un langage nouveau. D'où des tâtonnements nombreux et des gaucheries. On en trouve des traces dans la composition du personnel, tout entier nouveau, depuis le grand maréchal jusqu'à l'intendant de la Liste civile. Visiblement les Souverains veulent se composer une maison à eux. Mais comme il arrive fréquemment dans une famille où un jeune ménage s'installe, ces innovations fatiguent vite et, avec l'âge, on revient sagement aux vieux préceptes des parents. On revient même aux vieux serviteurs. Le Roi n'a connu le baron Goffinet qu'après 1918, intendant et confident intime de Léopold II. Alors seulement il l'a consulté et écouté. L'âge venait et la grande expérience de la guerre, au lieu de le rendre suffisant et glorieux, avait au contraire enrichi son esprit d'une grande réflexion. Le lendemain de la guerre est le moment où il se défait des derniers serviteurs engagés à son service en 1909. Il a admis au titre honoraire le comte R. de Briey, le baron Beyens, le général Jungbluth. Demain ce sera le comte Jean de Merode. Puis M. Ingenbleek lui-même y passera. Pour les officiers, c'est une indifférence indulgente, coupée de rares et affligeantes sautes d'oubli. Seul le général Galet a vécu toute une vie de faveur insigne, sans doute parce que la presse et l'opinion, en l'attaquant, le rendaient plus intéressant. En revanche, un dignitaire a monté en grade sans cesse, de 1909 à 1934. C'est le comte de Patoul. Ancien secrétaire du comte John d'Oultremont, grand maréchal sous l'autre règne, M. de Patoul représentait Léopold II. En 1909 il était peu de chose. Mais les temps changèrent. Les Saxe-Cobourg se forment tard, mais se forment sûrement. A travers le long chemin de la guerre et de la politique, le Roi mûrissant retournait à son terrible prédécesseur. Il arrive souvent qu'à vingt ans on ne comprenne pas l'enseignement des parents. A trente ans on le respecte. A cinquante ans on le regrette et l'on chante ses louanges. Sur toute la vie d'Albert I^{er} on voit ainsi s'étendre la grande ombre de Léopold II. A la fin l'homme et l'ombre se rejoignent, et les deux Rois n'en forment plus qu'un seul.

Si nous reprenons les discours d'Albert I^{er} depuis 1919, nous trouvons un long et constant éloge de Léopold II. Si nous l'écoutons dans l'intimité, nous trouvons un éloge plus assidu encore, si assidu qu'il ressemble étrangement à une amende honorable; visiblement le Roi se reproche de n'avoir pas toujours apprécié son fameux oncle. On l'a dit dans le public. Il le sait et il multiplie les démentis, avec une insistance telle qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a eu là un fonds de vérité. Le Roi dit et redit : « On a affirmé que Léopold II me voyait peu et ne m'aimait pas. Ce n'est pas vrai. On a écrit qu'à son lit de mort il a refusé de me recevoir. C'est faux. »

Et autour de lui le chœur des officiers répètent les paroles

du Maître, avec tout le respect que l'on doit à une consigne. Vers 1920, avec le recul des premières années, Léopold II est redevenu populaire en Belgique. La publication de sa correspondance avec Beernaert a révélé non seulement un grand esprit, mais un grand cœur. A ce moment ses derniers ennemis, députés ou polémistes, moururent ou tombèrent en disgrâce. Un jeune historien mit au concours une excellente biographie du Roi et remporta le prix offert par le baron Empain. Ce fut le brillant succès de l'ouvrage du comte Louis de Lichtervelde. Fernand Neuray avait déjà embouché sa trompette et quand ce grand écrivain politique se mettait à défendre une réputation, il se donnait comme un jongleur du Moyen âge qui se donne inlassablement à son héros. Le héros de ces années fut Léopold II. Neuray, qui vénérât aussi Clemenceau, se plaisait à rapprocher Léopold II de Clemenceau, ce qui amusait Albert I^{er}. Il me dit un jour : « Je ne sais pourquoi notre ami Neuray compare Léopold II à Clemenceau. Ce sont deux hommes qui n'ont rien de commun. Clemenceau a toujours été anticolonial. Rappelez-vous ses polémiques contre Jules Ferry... »

Mais la vogue s'en mêlait. Le Roi entretenait cette vogue. Il était devenu léopoldien. Au point d'affirmer même l'avoir toujours été. Je pense simplement qu'il l'avait été sans le savoir, et l'était maintenant en connaissance de cause.

Le Roi se formait. Rappelons-nous le temps où on lui avait appris à ne pas régner, où on l'élevait en lui enlevant toute confiance en lui-même. La fonction avait repris le dessus. Il eût voulu ne plus être Roi que cette abdication, dont il parlait volontiers, lui eût été impossible. C'est ainsi qu'il était devenu autoritaire.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ce mot. Autoritaire, il ne l'a pas été seulement pour son entourage immédiat. Il le fut peu à peu, ainsi qu'un très grand arbre qui voit tomber autour de lui trop de jeunes pousses. Les vieux hommes d'Etat étaient morts. Il ne restait plus que M. Woeste, qui mourut en 1921. Le Roi était un homme bon et foncièrement chrétien, qui n'eut certainement à l'annonce de cette mort que des paroles d'indulgence et de compassion. Mais la présence de Woeste dans le Royaume lui était un indicible encombrement. Il regrettait de l'avoir fait comte, en grondant : « De ce jour-là, Woeste n'a plus rien eu à me demander. Il s'est cru tout permis vis-à-vis de moi, même les pires insolences. »

A la fin, en 1934, quand il présidait un Conseil des ministres, il ne distinguait plus que des visages nouveaux. Seul le comte de Broqueville lui rappelait les lointaines années de 1911 et les élections de 1912. Comme le Roi avait changé depuis lors ! Il tenait encore à consulter longuement les gens compétents, mais c'était pour confirmer ou compléter son expérience propre, et celle-ci, nul ne pouvait l'ignorer, était à celle des ministres ce qu'un vieux savant est à un jeune étudiant, quelque chose de sceptique, de très sûr et d'un peu désabusé, mais qui ne trompe jamais.

Devenu si royal que lui-même ne s'en rendait plus compte, s'il s'était exilé dans une île déserte, ou en haut d'une de ses chères montagnes de Suisse ou d'Italie pour y vivre seul, on l'eût retrouvé là au bout de vingt-cinq ans plus pris que jamais par son métier, et dissertant savamment sur les événements européens. Que serait-il devenu si, au lieu de tomber à soixante ans, il avait vécu dix ou vingt ans encore ?

Un ami m'a dit avoir été saisi, en 1935, à Lisbonne, par une curieuse apparition, celle d'une petite dame octogénaire d'une vivacité charmante et d'une distinction saisissante. Elle parlait le portugais comme sa langue maternelle, abordait en Portugal pour la première fois, à quatre-vingt et un ans. Elle était princesse de Bragance, fille du roi de Portugal dom Miguel, qui avait

INCOMPARABLES

COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

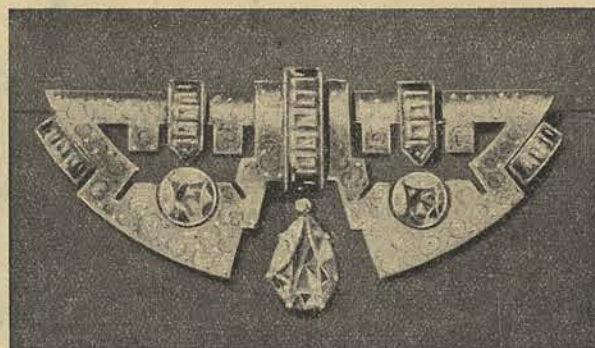
24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

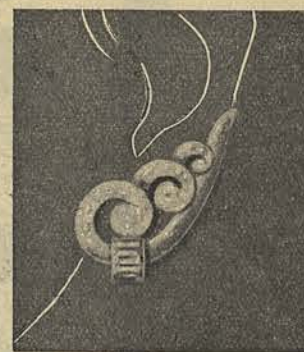
COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

quitté le Portugal exactement cent ans auparavant. Cette princesse de Bragance est la veuve du duc Charles-Théodore de Bavière, beau-père du roi Albert. Au cours de sa longue vie elle a rencontré beaucoup d'hommes et d'événements et elle a parlé beaucoup de langues. Mais la seule qui soit demeurée la sienne est ce portugais d'un pays qu'elle n'a jamais connu, où elle n'a jamais régné et d'où son père fut exilé il y a cent ans. Le roi Albert tenait si profondément à la substance de la Belgique que même après cent ans d'exil sa race reconnaîtrait encore l'accent élégant de la rue Royale et l'accent faubourien de la rue Haute, les mots wallons des ouvriers du Hainaut et les mots thiois des paysans de Flandre...

CHARLES D'YDEWALLE.

Problèmes actuels

LA QUESTION JUIVE

Un correspondant s'offusque de ce que je mets Blum dans le même sac que les Juifs moscovites qui dirigent le bolchevisme et il se demande si je ne montre pas « le pied fourchu de l'antisémitisme ».

Après de longues années passées à remplir la tâche la plus ardue imposée actuellement à l'homme — la tâche gigantesque de restaurer le sens commun — je me suis familiarisé avec cette accusation particulièrement inepte. Antisémitisme est un mot cocasse qui veut désigner une hostilité irrationnelle contre le peuple juif. Que si mon correspondant s'imagine que je suis atteint de cette maladie — que des provocations répétées ont rendu assez fréquente, de nos jours, et qui s'étend... — non seulement il se trompe mais il pêche contre la lumière. J'ai publié une étude complète, attentive et détaillée sur la question juive sous le titre : *The Jews* (Les Juifs). Je ne prétends certes pas que mon correspondant doive lire mon gros livre, et moins encore qu'il doive l'acheter. Je le crois d'ailleurs épuisé. Ce que je prétends c'est qu'après tout ce que j'ai écrit sur cette question juive dans cet ouvrage et ailleurs, il est absurde de me confondre avec les gens intolérants et stupides qui haïssent simplement ce qui est différent d'eux-mêmes et qui veulent lui nuire. La tâche d'un écrivain est de dire la vérité sur les graves problèmes et de la publier, même quand cette vérité est impopulaire, même quand il est dangereux de le faire. C'est sa fonction propre. Il ne remplit son devoir qu'en le faisant.

J'ai expliqué avec soin et tout au long, je ne sais combien de fois, pourquoi les mouvements révolutionnaires, et en particulier le bolchevisme actuel (avec lequel Blum, le politicien de Paris, sympathise et sous le contrôle duquel il manœuvre en ce moment), sont surtout dirigés par des Juifs. La raison en est que les Juifs restent en dehors du sentiment patriotique des divers groupes nationaux européens. En général, ils éprouvent un patriotisme zélé pour leur propre nation et je n'ai cessé de rendre hommage à cette vertu. Les Juifs sont également étrangers à la tradition chrétienne de l'Europe qui fit notre civilisation et la destruction éventuelle de cette tradition les laisse donc indifférents. Les révolutions sont faites par un sens enflammé de la justice. Or, les Juifs ont un sens très aigu de la justice accru par les souffrances de leur race. Ils sont aussi fort intelligents. Ils voient,

comme ne peuvent pas le voir des esprits intelligents, que le citoyen, l'homme libre moderne, dépossédé, sans propriété, est traité de façon abominablement injuste par ses riches maîtres. Il s'ensuit naturellement qu'ils proposent un remède, et si les Juifs proposent le communisme, c'est que celui-ci fournit une solution obvie pour quiconque ne comprend pas l'Europe ou ne se soucie pas des traditions chrétiennes. Quant à moi, ces traditions me préoccupent énormément et je pense que nos patriotismes européens locaux constituent une sauvegarde contre la destruction de ces traditions-là. Est-ce clair? J'ai bien peur de ne pouvoir m'expliquer plus clairement sans me répéter.

Pour ce qui est des Anglais qui ignorent encore que le mouvement révolutionnaire bolcheviste est dirigé par des Juifs, et tout spécialement le communisme russe, je ne puis attribuer leur ignorance qu'à la partialité et aux « coupures » de notre déplorable presse anglaise. Sur le Continent, tout le monde sait parfaitement que le bolchevisme est juif et qu'il l'est naturellement et fatalement. Le nier équivaldrait à nier que le mouvement *Sinn-Fein* est irlandais, ou que l'idéal de Mussolini est un idéal italien, ou que le groupe d'hommes qui restaurent l'hégémonie prussienne en Allemagne est bien dans la tradition de Berlin. L'homme, par exemple, qui ne sait pas que Moses Rosenberg est, en ce moment, à la tête de la Révolution espagnole, est peut-être très bon et très généreux, mais il est certainement très ignorant. Et quiconque tient une plume, doit s'appliquer à dissiper l'ignorance. Regardons la vérité en face et prenons les faits tels qu'ils sont. Les traiter d'après les conventions fausses de notre presse atrophiée n'est pas seulement idiot, mais dangereux : c'est se promener en plein trafic d'autos, les yeux bandés.

HILAIRE BELLOC.

Le problème des colons belges au Congo

I. — Les colonies et pays voisins du Congo (1).

LE CONGO BELGE

En 1884 l'Association internationale du Congo fut reconnue Etat souverain indépendant. En 1885, après le traité de Berlin, Léopold II prit le titre de Souverain et dénomma l'Etat : « Etat indépendant du Congo ».

Le pays a 920,000 milles carrés.

Sa population est de 18,683 blancs et 9,600,000 indigènes.

Des villes principales sont : Elisabethville avec 2,500 habitants européens, Léopoldville avec 1,800 habitants européens.

Le pays est administré par le gouverneur général. Les lois sont faites par le Roi, ou par les Chambres belges.

Il n'existe pas de représentation, ni de conseil local.

Il y a 4,500 kilomètres de chemins de fer et aussi 16,000 kilomètres de voies fluviales desservies par 300 bateaux à vapeur.

L'enseignement des indigènes est aux mains des missions et

(1) Voir la *Revue Catholique* du 5 février 1937.

reçoit des subsides. Les dépenses pour l'enseignement s'élèvent à 18 millions.

Le pays est agricole et minier.

Son cheptel aux mains des Européens est du beau cheptel : il s'élève à 100,000 têtes. Le cheptel indigène, spécialement au Kivu, au Ruanda et en Urundi, peut être évalué à 1 1/2 million de tête.

La production agricole est :

Huile	56,000 tonnes
Noix palmistes	65,000 tonnes
Coton	25,000 tonnes
Copal	17,000 tonnes
Café	13,000 tonnes

La production minière est :

Cuivre	150,000 tonnes
Etain	8,000 tonnes
Or	11,000 kilogrammes
Diamants	4 1/2 millions de carats.

Les importations s'élèvent, suivant les statistiques du gouvernement pour 1935, à 600 millions de francs; les exportations à 1,200 millions de francs.

Aux cours pratiqués à la fin de 1936, les exportations, rien qu'en produits miniers pour les quantités ci-dessus, représentent près de 2 milliards de francs.

Le tableau ci-après résume en colonnes comparatives certaines données fournies ci-dessous.

Pour apprécier ce tableau et mieux comprendre la situation du Congo, il faut souligner divers facteurs .

I. Date et durée de l'occupation : Toutes les occupations sont récentes. Seules celle de l'Union sud-africaine et celle de l'Angola sont plus anciennes que celle du Congo.

II. La superficie des divers pays doit être mise en regard des populations indigènes et des populations blanches. La situation exprimée en chiffres compare les résultats suivants :

	Congo.	Rh. Sud.	Rh. Nord.	Uganda.	Kenya.	Angola.	Un. S. A.
1. Superficie	1	1/6	1/3	1/10	1/4	1/2	1/2
2. Population indigène.	1	1/9	1/6	1/3	1/3	1/3	2/3
Celle-ci en regard de la superficie en miles carrés, présente une densité de							
3. Population europ.	10	8	5	38	13	14	13
Celle-ci en regard de la popul. indigène donne un nombre de blancs par 10,000 indigènes de							
3. Population europ.	18	481	85	6	58	200	2,900
Celle-ci en regard de la superficie donne un nombre de blancs par 1,000 miles carrés de							
3. Population europ.	20	353	41	21	78	123	3,810

TABLEAU AIDE-MÉMOIRE DE CERTAINES DONNÉES

	Date d'occupation	Superficie en miles carrés	Population blanche	Population asiat.	Population indigène	Densité par miles carrés	Cheptel bovin		Moutons	Ch. fer kilomètres	Gouvernement
							europ.	indigène			
Congo Belge	1884	920,000	18,683	—	9,600,000	10	100,000	1,500,000	—	4,500	Gouverneur. Pas de représentation locale.
Union Sud-Africaine	1835-1860	472,000	1,800,000	200,000	6,200,000	17	10,000,000	—	40,000,000	22,500	Sénat et Chambre des Représentants.
Ouest Africain Allemand	1885	323,000	31,000	—	235,000	0.7	600,000	—	2,000,000 et chèvres 700,000	2,480	Administrateur. Ass. législ. dont 6 membres nommés par l'adm. et 12 par élect. Conseil exéc. adm. et 4 membres élus.
Rhodésie du Sud	1890	150,300	53,000	2,000	1,150,000	8	1,000,000	1,700,000	350,000	4,300	Ministres élus Conseil légis. élu Self Government.
Rhodésie du Nord	1899	290,000	12,000	200	1,400,000	5	100,000	plusieurs cent. mille	—	1,000	Gouverneur Cons. légis. en partie élu.
Uganda	1887-1890	95,000	2,000	15,000	3,600,000	38	Nombreux. Non recensé. Médiocre.	—	—	250	Gouverneur. Cons. exéc. et cons. légis. non élus.
Kenya	1887-1890	225,000	17,500	52,000	3,025,000	13	250,000	6,000,000	7,000,000	2,360	Gouv. Cons. exéc. nommé Cons. légis. en part. élu.
Tanganyika	1884	360,000	8,200	30,000	5,000,000	14	Nombr. dans certains distr. Très inférieurs en qualité.	—	Très nombreux	2,200	Gouvern. Cons. exéc. nom. Cons. légis. nommé en part. parmi les partic.
Angola	1505-1870	488,000	60,000	—	3,000,000	6	2,000,000	—	1,000,000 et chèvres 500,000	2,600	Gouverneur. Pas de représentation locale.

III. La classification officielle des 18,683 Européens du Congo donne aux chiffres ci-dessus une importance extrême pour apprécier exactement la colonisation belge.

Les 18,683 habitants se divisent en :

Hommes.	10,354
Femmes.	5,416
Enfants	2,913
	18,683

dont 12,654 Belges, soit 67 %.

Les 10,354 hommes sont :

Fonctionnaires	1,945	20 %
Agents de sociétés.	4,645	45 %
Missionnaires (hommes)	1,585	15 %
Particuliers, commerçants, artisans, colons	2,179	20 %
	10,354	

Les 2,179 particuliers, commerçants, artisans, colons, sont l'élément qui intéresse la colonisation proprement dite. Sont-ils Belges et dans quelle proportion? Si le pourcentage de 67 % de Belges, sur la population totale, se retrouve ici dans la population «hommes», elle représenterait 6,937 Belges. Or, les fonctionnaires et les agents de sociétés sont choisis de préférence parmi les Belges et ils représentent 6,590 personnes; les missionnaires catholiques sont presque tous Belges. Il ne reste donc que très peu de Belges à classer dans la catégorie des colons, et, en fait, sauf au Kivu, les commerçants, les entrepreneurs, les artisans, les fermiers... sont presque tous des étrangers.

Il est certes excessif de considérer la moitié des colons comme étant Belges. Il est certain qu'il n'y a pas 1,000 colons belges au Congo.

Une situation similaire se retrouve-t-elle dans les colonies voisines, où il y a aussi des fonctionnaires, des agents de sociétés, des missionnaires?

La situation y est toute différente. La grande superficie du Congo demande, de manière absolue, un personnel administratif plus nombreux que celui de territoires plus restreints; en outre, la proportion des fonctionnaires, par rapport à la population, est plus grande dans un pays étendu à population clairsemée que dans un pays à population dense; enfin, la population blanche dans les colonies voisines est fixée dans une large mesure, et beaucoup de fonctionnaires et les agents des sociétés n'y sont pas recrutés en Europe, mais engagés sur place.

Les colonies voisines sont des Etats, des entités africaines, vivant sur le sol qui les porte. Seul le Congo reste un champ éloigné vers lequel le maître envoie ses travailleurs; ceux-ci, leur travail terminé, rentrent dans leur lointaine maison. Le jour où la terre tremblera, il n'y aura personne pour garder le champ et le défendre.

II. — Quelle est la cause pour laquelle, en cinquante années de colonisation,

la Belgique n'a pas fourni mille colons au Congo?

Il existe manifestement une cause.

Elle n'est pas dans l'absence de ressources; car le Congo est une colonie très riche — peut-être la plus riche de l'Afrique au Sud de l'Equateur — et ses exportations actuelles, tant agricoles que minières l'attestent.

Elle n'est pas davantage dans la pénurie de main-d'œuvre

indigène, car le pays a une population indigène aussi dense, en moyenne, que celles des colonies voisines et, sur son étendue considérable, se trouvent des zones, précisément les zones fertiles, où la population est groupée et offre des possibilités de recrutement favorables.

La cause n'est pas non plus l'insalubrité, car de vastes régions offrent des conditions d'habitation aussi satisfaisantes que celles des pays voisins : le Sud et l'Est du Katanga, le Kivu, l'Ituri, les Uelés, pratiquement tout le rebord de la cuvette du bassin du Congo, peuvent être comparés dans leurs avantages comme leurs désavantages aux deux Rhodésies, à l'Uganda et au Kenya, à l'Angola.

La cause est surtout d'ordre économique et social.

Les entreprises d'exploitation au Congo nécessitaient de grandes immobilisations parce que les exploitations étaient éloignées de la Belgique; débarquées à la côte, les personnes et les marchandises devaient, par des routes difficiles, atteindre des centres d'exploitation encore à grande distance; les frais de premier établissement étaient très lourds; la période d'attente, ou de mise en train, était longue.

C'est ainsi que seules les sociétés à capitaux importants occupèrent le pays et que des concessions très étendues, sur les zones les plus intéressantes, furent établies.

Le particulier ne trouva pas de place au début parce qu'il avait trop peu de ressources. Aujourd'hui que les communications sont facilitées, et que les possibilités du colon pourraient être mises en œuvre, il ne trouve pas de place parce que les richesses sont attribuées et parce qu'elles sont aux mains d'organismes trop vastes.

Il n'existe pas de marché local au Congo.

Le Congo est producteur et exportateur pour les marchés mondiaux : cuivre, étain, or, argent, diamants, huile, coton, café. Néanmoins le particulier établi au Congo et produisant pour ces marchés mondiaux, lorsqu'il se trouve, pour sa production, dans son activité locale, en conflit avec une grande société, risque d'être aussitôt en difficultés très graves pour lui; car la situation acquise et l'importance des intérêts des grandes sociétés font que celles-ci sont l'objet de plus d'attention et de plus de sollicitude.

D'autre part, le particulier qui ne s'appuie pas sur le marché mondial, mais sur la consommation locale, est, dès le principe, à la merci du consommateur local.

Or, il faut le répéter, il n'y a pas de marché local ni pour les activités, ni pour les produits locaux. Quelle que soit la région du Congo où le fermier, le recruteur, l'entrepreneur travaillent, il n'y a généralement qu'un ou deux consommateurs.

C'est donc le maître de l'ouvrage ou c'est l'acheteur des produits qui décide, et il décide sans concurrence. A l'entrepreneur il dira : voici mes conditions; au recruteur il dira : je ne prends pas vos travailleurs; à l'agriculteur il dira : voici mon prix, et comme ni l'entrepreneur, ni le recruteur, ni l'agriculteur ne peuvent, dans la région où ils se trouvent, économiquement s'adresser ailleurs, ils sont dans la dépendance du grand organisme et dans sa dépendance complète; l'entrepreneur ne peut chômer, le recruteur ne peut garder et nourrir ses travailleurs inactifs, l'agriculteur ne peut conserver sa moisson. Et ce qui est vrai du principe, exposé en raccourci, est également vrai quand il s'agit des modalités et du prix. Le travail qui a pu s'établir au Congo est donc un travail dépendant servilement du rare et tout-puissant consommateur, à moins qu'il ne soit d'importance si minime qu'il n'entre pas en compte pour la prospérité de la Colonie.

C'est ainsi qu'il ne s'est pas établi un seul colon au Congo — si par colon on entend celui qui se fixe définitivement dans la colonie, lui et sa famille. C'est ainsi qu'il n'y a pas mille colons belges au Congo, si on qualifie colons ceux qui résident dans la

colonie pour leur propre compte, sans intention d'y rester à jamais.

La population de l'Union, celle de l'Afrique occidentale allemande, celle de l'Angola, les colons de la Rhodésie du Sud, beaucoup de colons de la Rhodésie du Nord, les colons du Kenya sont de vrais colons. Les statistiques de ces pays établissent le nombre de voyageurs qui, par an, entrent et sortent du pays; mais le pays repose sur une masse d'habitants stables.

Cette masse est intéressée à la situation et à l'avenir du pays. L'administration se fait tantôt par elle, tantôt avec son concours. C'est ainsi que nous voyons les représentants du pays gérer l'Union et la Rhodésie du Sud, et que nous les voyons participer, appelée soit par élection, soit par nomination, à la gestion du Kenya, de l'Uganda et du *Tanganyika Territory*.

Au Congo la population blanche tout entière est instable et elle n'intervient pas dans l'administration du pays. Elle se trouve sur une terre qui n'est pas à elle, où elle ne peut pas prendre racine, et où on ne fait rien pour lui faire prendre racine.

Seuls les missionnaires, et principalement les missionnaires catholiques, font exception à cette règle. Eux considèrent le pays comme leur pays; ils y restent jusqu'à la mort. Le lien qui les unit au pays est un lien moral, plus fort que les liens d'intérêt matériel. L'emprise qu'ils exercent est profonde. Mais ce n'est là qu'un aspect de l'occupation coloniale.

La colonisation doit aussi se faire dans le domaine matériel, sous peine de manquer de base et de s'écrouler à la moindre atteinte.

Le gouvernement a hésité longtemps pour se prononcer sur une politique d'occupation par les colons.

Les intérêts considérables des sociétés qui sont engagées dans la Colonie ont été organisés sur la base des données initiales, lorsqu'aucun colon n'entraît en concurrence avec eux. C'était un régime autocratique et de monopole.

Il est naturel que l'organisation du pays se fit en tenant compte de l'importance de ces intérêts. C'est en les considérant que se sont faits, et que se font, les chemins de fer, et les routes, que s'établissent les services de transport, les tarifs de transport, toutes les dépenses en général, et, d'autre part, les impôts et les charges. Mais ainsi il n'est donné que peu de considération au colon. Et si celui-ci tient compte d'une situation telle qu'elle existe, lorsqu'il établit son entreprise, il peut être ruiné par des modifications qui se produisent après son installation, si des intérêts plus considérables que les siens sont à servir.

Les grandes entreprises elles-mêmes finissent par souffrir de cette absence de population blanche locale, elles ne trouvent pas d'activités spontanées suffisantes sur place, et elles doivent généralement s'adresser à l'Europe. Mais, néanmoins, elles sont portées à appréhender tout établissement d'entreprises personnelles dans leur voisinage; elles y voient une limitation à leur liberté, à leurs facilités, à leur influence et éventuellement à leurs droits.

Le gouvernement ne désire pas être l'initiateur de conflits et supporter les charges et les troubles de l'importation d'éléments nouveaux, qui ne sont pas outillés par la lutte et qui risquent de ne pouvoir se défendre eux-mêmes. Il lui paraît donc plus simple, plus facile, d'être satisfait de la situation actuelle et de ne pas innover.

Devant le mouvement des particuliers établis au Congo, devant les aspirations des Belges de Belgique et devant la situation paradoxale d'un Congo presque sans colons, le gouvernement s'est décidé à réunir des comités ou des commissions et à faire des déclarations prudentes en faveur de l'établissement de colons belges au Congo. Mais la politique doit être appréciée selon les résultats qu'elle donne. Le concours du gouvernement s'est

manifesté quasi exclusivement pour des colons agricoles, c'est-à-dire précisément pour ceux qui sont le plus exposés à ne pas trouver de marché suffisant à leurs produits — et ce concours a porté sur 150 colons pour toute l'année 1936. Si l'action ne s'amplifie pas, elle amènera dans la Colonie, sans compter les décès et les départs, 1,500 colons en dix ans!

Evidemment, cette politique est une politique stérile.

III. — Remèdes à la situation et mesures de transition.

Pour amener des colons et pour avoir une communauté coloniale, il faut créer un milieu propice à leur établissement et il faut leur assurer les moyens de subsistance et de développement. Il est inutile d'importer des hommes qu'il faudra nourrir artificiellement à grands frais, et qui n'auront bientôt d'autre souci que le retour en Europe.

Si les particuliers, s'établissant pour leur compte au Congo, pouvaient y prospérer, il y a longtemps que le courant d'immigration se serait produit et aurait amené tout l'afflux que le milieu comportait; car le Congo est riche et le Belge s'expatrie et désire s'expatrier.

Au lieu d'amener quelques agriculteurs et de leur faire, dans un stage, la leçon sur ce qu'ils peuvent faire ou ne pas faire — le Gouvernement, dans l'exercice efficace de sa mission, doit s'efforcer de suppléer au manque de marché, avoir le souci de la situation des particuliers, créer les conditions économiques qui protègent le travail individuel.

Qu'il s'inspire de ce qui se passe dans les Colonies voisines.

En Rhodésie du Nord existent douze ou treize cents exploitations minières, dont onze cents exploitations aurifères. Le Congo est minéralisé; le régime à établir est un régime qui permette l'établissement des petites entreprises, à côté des grandes. Il existe, au Congo, notamment beaucoup de petits gisements d'or alluvial, qui sont d'un intérêt médiocre pour les grandes entreprises. Il faut qu'elles puissent rentrer dans la circulation — avec ou sans compensation pour le détenteur important qui s'abstient d'en tirer profit. Il faut permettre les recherches, sans grandes charges; il faut ouvrir les zones qui sont bloquées.

Dans les régions agricoles le gouvernement doit faire l'étude des terres et celle des produits; sélectionner les espèces et mettre des plantes à la disposition des planteurs; porter ses études sur des régions économiquement exploitables et sur les produits susceptibles d'exportation, de manière que les planteurs puissent se placer sur de bonnes terres, avec des variétés de plantes sélectionnées et travailler pour le marché mondial. Ces études préalables, dont dépend le sort du planteur, ne peuvent être faites par les particuliers à cause des connaissances générales du pays et des conditions de transport et des connaissances techniques qu'elles requièrent — alors que le gouvernement, centralisant les observations techniques et économiques, organisant les transports et fixant les tarifs, connaissant les ressources en main-d'œuvre, peut faire utilement ce travail d'intérêt général. Le gouvernement sera amené alors à régler aussi les questions embrouillées et décevantes relatives à la vacance des terres et à l'obtention de titres de propriété.

La politique de colonisation par des colons doit être de créer des entités pouvant évoluer en dehors de l'orbite des grandes entreprises existantes. Elle doit être de créer des producteurs pour l'Europe et des consommateurs pour les marchandises et les produits locaux. En effet, pareilles entreprises amèneront des colons exploitants; ceux-ci s'adjoindront le personnel nécessaire. A côté

d'eux s'établiront ceux qui pourvoient aux besoins locaux de ces entreprises. Dans les exploitations minières comme dans les plantations, il y aura le propriétaire et sa famille, son aide, son mécanicien, l'un ou l'autre contremaître ou assistant, selon chaque cas; près d'eux s'établira tantôt un cultivateur, tantôt un commerçant.

Les entreprises principales (mines ou plantations) bénéficieront du marché mondial; les entreprises accessoires seront exposées aux risques de l'absence de marché, auxquels sont exposés les particuliers travaillant actuellement dans la Colonie, mais cette absence de marché sera moins absolue qu'elle n'est aujourd'hui et elle s'atténuera de plus en plus grâce au nombre croissant des entreprises autonomes dans une même région.

La présence d'une grande société ne crée, au point de vue social, rien de permanent; la présence de colons relativement nombreux crée l'ensemble de la vie sociale.

Le travail du gouvernement est un travail de réglementation, un travail technique et d'exécution. Certaines réglementations existent; il existe des jardins d'essai et des cultures expérimentales; il existe des offices de renseignements. Mais les réglementations sont défectueuses et incomplètes; les jardins, les cultures, et les offices ne rendent pas les services voulus; toute l'organisation est stérile. L'absence de colons est par elle-même la preuve de cette stérilité.

L'administration locale congolaise est bonne, en ce sens qu'il est demandé beaucoup aux fonctionnaires et qu'en général ceux-ci accomplissent leur travail avec dévouement, compétence et intégrité; ce sont de grandes qualités et on doit y rendre hommage; l'état du pays (routes, bâtiments, services...) prouve leur effort — mais il existe de toute évidence une lacune énorme. Elle doit être comblée d'urgence, car nos voisins ont pris sur nous une avance très grande et, une fois le noyau social formé, l'organisme se développe tout seul. Les pays qui environnent le Congo comportent des milliers de colons; notre Colonie n'en possède pas.

L'administration, en attendant que le colon puisse intervenir dans la gestion du pays et y défendre ses intérêts et les intérêts communs, doit être le protecteur impartial et vigilant des intérêts généraux et spécialement des intérêts des colons. Les grandes entreprises ont leurs représentants sur place dans la Colonie et dans la Métropole; le colon est rivié à l'endroit de son entreprise; il ne peut s'absenter; il n'a pas connaissance des règlements qui vont le régir; souvent il lui est impossible d'agir en temps opportun... Il faut donc que l'administration n'ignore pas son existence et ait spontanément le souci de ses droits et de ses intérêts.

L'administration doit agir directement là où des abus résultent du régime actuel, et notamment de l'absence de marché et de l'absence de représentation des intérêts. Cette vigilance doit être particulièrement grande pendant la période actuelle, si l'on veut que la Colonie sorte de la situation où elle se trouve.

Le problème est donc de savoir si le Congo, pays riche et aux vastes possibilités, doit rester le fief des entreprises qui l'occupent actuellement, ou s'il doit bénéficier à un plus grand nombre de Belges et être soumis à une exploitation plus intensive — s'il doit rester quasi vide de colons alors que la Rhodésie du Sud a 53,000 blancs (461 par 10,000 indigènes), la Rhodésie du Nord 12,000 (85 par 10,000 indigènes), l'Angola 60,000 (200 par 10,000 indigènes), le Kenya 17,500 (58 par 10,000 indigènes), et alors que ces pays ont des organisations locales qui permettent aux colons de prendre part à la gestion de leur pays et d'y défendre, de leur personne et de leurs biens, le patrimoine national.

La question est de savoir s'il y a lieu de tenir compte du vœu des Belges de s'établir dans la Colonie.

Elle est de savoir si l'on doit prêter attention à l'évolution des idées en Europe en matière de colonisation, ou si cette évolution restera ignorée.

A titre documentaire, nous signalons ci-après, en traduction, un article de l'*African Observer* (n° IV de févr. 1936, p. 10), revue de l'Afrique du Sud (*). Si cet article n'exprime peut-être pas l'opinion publique dans l'Afrique du Sud, il exprime certes des idées par lesquelles l'opinion publique risque d'être défavorablement influencée.

Caveant consules...

VICTOR JACOBS.

(*) *African Observer* : « Belgium and the Congo ».

La Belgique est préoccupée par le Congo. Les Belges ne sont pas enthousiastes pour émigrer comme colons et, après cinquante années d'occupation, il n'y a que 18,588 blancs dans le pays, inclus les fonctionnaires. En outre, dans les trois dernières années, il y a eu une diminution de 7,500 résidents européens et même dans la population actuelle il y a plus de 6,000 étrangers qui se sont établis dans le pays. Il a été si souvent signalé que les pays européens requièrent des colonies pour l'excédent de leur population, et maintenant nous voyons que le pays le plus peuplé de l'Europe reste totalement en défaut de tirer parti d'une des plus riches contrées africaines. Les statistiques montrent que le Portugal est en tête de la liste des puissances colonisatrices avec 111 Européens pour 10,000 indigènes et qu'en comparaison la Belgique ne donne que 15 personnes pour 10,000 indigènes. Le conflit en Abyssinie a attiré l'attention sur cette question, et il semble que si le sujet est porté en discussion internationale, la souveraineté de la Belgique pourrait être en jeu.

Un collaborateur de la Nation belge suggère de remédier à cet état de choses en installant des Belges dans les terres hautes du Congo. Pour réaliser ce projet, il faudrait importer 100,000 Belges dans les cinquante années à venir. Est-ce possible? En Angola, la population blanche, en dehors des fonctionnaires, a augmenté de 32,000 en 1925 à 60,000 actuellement.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos Evêques.

Lettre pastorale
de S. Em. le cardinal van Roey

Après la chaude alerte où m'a frôlé l'aile de la mort, je bénis la Providence de pouvoir rejoindre ici le poste qui me fut confié par l'éminent fondateur de cette *Revue* et que j'occupe depuis quinze ans déjà. Il m'est particulièrement agréable de pouvoir cette année encore par le haut-parleur de la *Revue catholique* faire retentir dans le pays entier et même au delà de nos frontières la voix de nos Evêques, à l'occasion de la sainte Quarantaine. C'est ainsi que seront successivement analysées ici les Lettres pastorales du *Cardinal de Malines* sur « Le Précepte dominical »; de S. Exc. *Mgr Heylen*, évêque de Namur, sur « La Charité fraternelle »; de S. Exc. *Mgr Rasneur*, évêque de Tournai, sur « Le Communisme »; de S. Exc. *Mgr Kerkojs*, évêque de Liège, sur « La Paternité pontificale »; de S. Exc. *Mgr Coppieters*, évêque de Gand, sur « La Situation religieuse de son diocèse »; de S. Exc. *Mgr Lamiroy*, évêque de Bruges, sur « La Charité fraternelle ».

* * *

Je n'étonnerais personne en disant qu'un rappel autorisé, à la fois doctrinal et pratique, du précepte dominical était attendu depuis longtemps par tous ceux qui constatent avec une douloureuse inquiétude ce mal grandissant de la violation du dimanche, le symptôme le plus caractéristique, peut-être, de la décadence religieuse. Cette confiscation du jour du Seigneur par les entraînements de la passion des sports, par la fièvre du tourisme, par la fureur des divertissements de tous genres a pour inévitable conséquence, le détachement graduel de la religion, et même, à la suite de l'enlèvement dans la matière, la rupture avec Dieu.

Un peuple qui, pris en masse, ne garde pas le dimanche, est un peuple qui se déchristianise et roule fatalement sur la pente de l'athéisme.

Le dimanche s'est laïcisé. Sa signification s'est obscurcie, sa vraie notion est perdue pour la foule qui n'y voit plus un relais sacré sur la route de la vie, mais le jour impatientement attendu où l'on se libère de la chaîne du travail pour lâcher la bride à la passion du plaisir.

Il reste cependant une élite qui commence à réagir. Il importait donc au plus haut point, pour encourager celle-ci, et, par elle atteindre la masse, de faire la lumière, la pleine lumière, sur cette loi fondamentale de l'économie religieuse.

Il serait difficile, croyons-nous, de présenter dans un ensemble plus convaincant, de réunir en un faisceau plus lumineux la

doctrine traditionnelle de l'Eglise sur le dimanche que dans l'exposé magistral de la Lettre du cardinal de Malines.

Son éminent auteur part de ce fait : si la simple raison enjoint à la créature le devoir de prélever sur le temps que lui octroie le Créateur une part dont elle lui fasse hommage, elle ne la détermine pas. Mais Dieu a daigné préciser la loi naturelle par un commandement positif. La teneur du troisième précepte du décalogue est formulée dans le texte de Moïse avec une netteté péremptoire. C'est sur l'hexaméron de l'œuvre créatrice, son type, son modèle, qu'est instituée par Dieu la semaine : six jours de labeur terrestre; le septième, jour de repos, le *sabbat*. Ce jour, Dieu se le réserve. Il le fait sien, à titre exclusif. Il le voue, le dédie à son culte. Il le marque de ce caractère sacré. Il y imprime le sceau de sa majesté divine. Cette portion du temps, en quelque sorte, bat son pavillon et porte ses armes. *C'est son jour*. L'accaparer pour une autre destination est une usurpation sacrilège sur le domaine réservé.

Tel est, buriné par Dieu lui-même, le sens primordial et profond du précepte dominical : « *L'offrande d'un jour par semaine au Maître de toutes choses afin de reconnaître sa souveraineté.* »

Cette forte et catégorique assertion n'est qu'un point de départ. Pénétrant plus avant dans les desseins de la Sagesse éternelle, le Cardinal y découvre l'intention de faire rayonner ce jour d'un éclat spécial parmi les autres jours, comme « *le mémorial perpétuel de l'œuvre de la Création* ».

Qu'a voulu, en effet, le Législateur souverain, par l'observance de cette loi? Elle doit faire proclamer, elle doit perpétuer, universaliser, rendre familière et présente la croyance en Dieu, en Dieu unique et personnel, le Dieu tout-puissant, Créateur de l'univers et de l'humanité.

Or, l'idée de Dieu est la clef de voûte de l'ordre spirituel. A elle sont suspendues toutes les beautés, toutes les grandeurs morales : « C'est la lumière dans les ténèbres, l'ordre, le progrès moral, la vertu, la source de la confiance et du courage, le fondement du dévouement et de la grandeur d'âme, la garantie du bonheur personnel comme de la sécurité et de la félicité publiques. »

Supprimez cette idée de Dieu qui s'arc-boute au dimanche, supprimez le dimanche, et tout s'écroule dans une effroyable anarchie.

* * *

Là ne s'arrête pas la signification religieuse de la loi du dimanche.

En substituant au sabbat, d'autorité divine, immédiate ou déléguée, le premier jour de la semaine, le dimanche, non seulement l'Eglise n'a pas affaibli, amoindri la loi du Sinaï, elle l'a rehaussée encore. Au rappel de la Création s'est adjointe la commémoration de la Rédemption, de telle sorte que la célébration du dimanche synthétise harmonieusement les plus prodigieuses manifestations de la Toute-Puissance et de la Miséricorde divines. A ce jour, en effet, se rattachent la Résurrection de Jésus-Christ, Lumière du monde, jaillissant du tombeau, la Descente du Saint-Esprit, l'embrasant des feux de la charité : ces deux cimes de la

Rédemption, « ces deux étapes ultimes et culminantes de l'œuvre rédemptrice ».

Dans cet enseignement du Cardinal nous recueillons la tradition entière des siècles chrétiens, nous révélant les sublimes grandeurs dont il a plu à Dieu de couronner le dimanche et, partant, la place suréminente qui lui revient dans l'économie religieuse.

C'est véritablement, à tous les titres, *le jour du Seigneur*; c'est, par excellence, le jour que le Seigneur a fait, qu'il a distingué des autres; il respandit d'un éclat inaliénable.

Jour de la lumière projetée dans le chaos primitif et jour du Christ illuminateur, sortant du tombeau. Jour totalement réservé au culte de Dieu et jour du repos, image « du repos mystique où s'ensevelit le vieil homme et d'où surgit l'homme nouveau, préfiguration du repos éternel ». Jour de l'audience solennelle de la communauté chrétienne, jour spécial du sacrifice eucharistique, de l'annonce de la parole de Dieu, jour où la religion déploie ses plus nobles activités.

* * *

Cette magnifique doctrine du dimanche, jour de Dieu, magistralement exposée dans la Lettre pastorale, se complète par un enseignement d'une exquise suavité sur le dimanche « jour de l'homme ». A la *loi de justice* qui condamne l'homme terrestre au dur labeur de la semaine pour subvenir à l'entretien d'une vie périssable toujours défaillante se mêle, dans l'intention divine, la *loi d'amour* qui permet à l'homme spirituel, immortel, de s'élever vers Dieu par un commerce prolongé, de vaquer aux intérêts de son âme, au perfectionnement de ses facultés supérieures par d'heureuses diversions où trouvent leur place les préoccupations du savoir, de l'art, la contemplation des spectacles de la nature.

Le Cardinal a tracé du dimanche familial un tableau d'un coloris délicat, d'une fraîcheur ravissante, qui ravivera chez les anciens de gracieux souvenirs et tentera peut-être d'y revenir, la génération présente si étrangère à cette idyllique et, avouons-le, désuète félicité. Le dimanche rassemblant dans la paix sereine et l'effusion de la tendresse les membres de la famille, épars pendant la semaine, au pied de l'autel, à la table sainte, autour de la chaire de vérité, à la table du foyer, au sein d'une délicieuse intimité!

Ah! il était bon de dresser quand même cet idéal devant la famille contemporaine qui se disloque ce jour-là encore plus que les autres jours.

* * *

Faut-il se décourager? Non. L'Eglise ne se décourage jamais, l'éternelle recommenceuse. Elle garde sa législation qu'elle sait nécessaire au salut de l'homme, adéquate à ses profondes aspirations, mais s'efforce de l'adapter à l'évolution des mœurs.

La Pastorale dégage donc des considérations doctrinales des conclusions pratiques sur la manière de célébrer ce dimanche.

Je ne crois pas exagérer en affirmant que l'œuvre primordiale d'apostolat qui s'impose aujourd'hui est la *restauration du dimanche*. Il faut qu'une croisade s'organise pour faire restituer au jour du Seigneur sa véritable signification et le faire rentrer dans les mœurs. Aux croyants de se pénétrer de cette vérité que le dimanche n'est pas gardé dans son esprit, selon la volonté divine et la pensée de l'Eglise, uniquement par l'abstention d'œuvres serviles et l'audition hâtive de la messe la plus expéditive : moyennant quoi on se croirait libre de se livrer à la dissipation et à l'agitation tourbillonnante des plaisirs. Si la teneur

littérale du précepte est ainsi strictement satisfaite, l'esprit de la loi ne l'est pas du tout : il exige une participation plus large aux diverses cérémonies religieuses, entre lesquelles se partage la journée; il requiert une atmosphère de recueillement parfaitement compatible avec les joies paisibles de l'âme, qui favorise la *sanctification* du jour du Seigneur.

Le dimanche, bien compris, devrait être l'étape bienfaisante : pour le corps fatigué, un jour de détente et de réconfort; pour l'âme, un jour où elle se retrempe dans sa foi, se ranime par l'espérance, s'enflamme d'une nouvelle ardeur pour le bien, de telle sorte que, même si le ciel est inclément, prodigue en ondées, comme il advient souvent chez nous, le dimanche soit quand même pour l'homme supérieur un jour ensoleillé.

Au rebours de la psychologie profondément humaine de l'Eglise, la plupart ont fait du dimanche un jour d'évasion purement matérielle, si pas grossière, et d'éreintement.

Le vrai dimanche ne reprendra sa haute signification et ne sera remis en faveur que par l'action rayonnante et apostolique d'une élite, à susciter parmi toutes les œuvres sociales, qui réagira par l'exemple, par la parole entraînant, et, avec l'aide divine, remontera le courant.

Il faut souhaiter à la Lettre pastorale du Cardinal une large diffusion afin qu'elle secoue l'apathie de la masse et imprime un élan vigoureux à la croisade dominicale.

J. SCHYRGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

ANTISÉMITISME...

M. Henry Béraud avait écrit dans *Gringoire*, le jour de Noël, un article intitulé : *Minuit, chrétiens*, un article très remarqué. Son ami M. Joseph Kessel crut devoir se solidariser, dans une lettre politique, avec « tous les juifs de France », n'étant pas « un juif d'une essence particulière ». Dans le dernier numéro de *Gringoire*, M. Béraud répond par ces lignes qui complètent ce que l'on aura lu plus haut sous la plume de notre collaborateur Hilaire Belloc :

Celui qui tient ici la plume n'a jamais renié un idéal qu'il tient de ses origines. Cet idéal, c'est celui d'un républicain épris de liberté, d'un homme qui, sur le chapitre de la tolérance religieuse, n'entend recevoir les leçons de personne. Si, depuis de longs mois, abandonnant son œuvre et son repos, il livre à cette place un combat sans merci, c'est afin d'abattre les tyrans que son pays s'est laissé donner. Et, pour le malheur des juifs, le chef de ces tyrans est un juif entouré de juifs.

* * *

Tel était le sujet de l'article *Minuit, chrétiens*, le point essentiel que ta lettre, Kessel, a laissé sans réponse.

Chiffres et noms en main, j'ai montré que, dans un pays où l'élément juif constitue à peine 2 % de la population, les services ministériels, autrement dit les leviers de commande de l'Etat, se trouvent dans une proportion de 52 % entre les mains de fonctionnaires israélites (« fonctionnaires » à peu près tous impro-

visés), placés là, sans vergogne et sans délai, par le premier Hébreu que la fortune électorale ait porté chez nous à la tête du gouvernement.

Voilà la question. Il n'y en a pas d'autres. Force m'est de constater que tu n'y as pas répondu. Eh bien! je te le demande : oui ou non, est-ce que cela te paraît légitime?

Alors que, dans toute la campagne française, nul, de mémoire d'homme, n'a jamais vu un juif pousser la charrue et faucher les blés, trouves-tu, oui ou non, légitime que, par le seul caprice d'un Léon Blum — ou pis encore, au nom d'une solidarité de race où notre peuple n'a rien à voir — l'on délègue à une communauté juive l'exorbitant pouvoir de mener à sa guise les affaires de nos quatre-vingt-dix départements?

Ces choses, veux-tu les voir sous un autre angle? Nous vivons sous un régime représentatif où, par définition, le pays choisit librement ses élus. Combien avons-nous d'Israélites au Parlement? Treize députés, cinq sénateurs. Un peu moins de deux pour cent. Juste le compte. Nous voilà loin du pourcentage où atteignent nos attachés et chefs de cabinet quand, se désignant eux-mêmes, entre coreligionnaires, ils font main basse sur l'appareil administratif de la France.

Qu'en dis-tu? Sont-ce là propos en l'air, griefs de partisan? Ce sont des chiffres sûrs, des faits troublants, dont tout citoyen sachant lire et compter s'alarme à bon droit. L'arithmétique n'a pas d'opinion. Et si elle en avait une, ce ne serait pas l'antisémitisme...

D'ailleurs, il ne s'agit nullement d'empêcher Israël de faire ses affaires. On voudrait seulement qu'il s'occupât un peu moins des nôtres.

Il te plaît, dis-tu, « d'être considéré sur le plan de tous les juifs de France ». On aimerait mieux t'entendre parler au nom du commun des Français. Avec eux, sans nul doute, tu éprouverais ce qu'un tel état de choses a d'absurde et d'intolérable. Mon pays, à qui tu as donné le meilleur de ton courage et de ton talent, c'est le tien. L'idée ne viendrait à personne de t'assimiler à ces errants pleins de rancune et de violence qui, pour s'être assis à notre foyer, ne sont pas devenus nos amis. Ceux qui te connaissent savent que ton instinct le plus profond, ton amour quasi charnel de l'humanité, te dévoue tout entier à ce pays. Mais puisque, pour les commodités d'une controverse que je ne souhaitais point, tu as choisi d'en être l'hôte, laisse un fils de ces vieilles terres te parler sans détours.

Non, Kessel, je ne suis pas antisémite.

Je suis antiparasite.

Je veux qu'un peuple de travailleurs et de soldats puisse, après mille ans de labeur et de gloire, décider souverainement de ses destinées. A cette heure, on prétend le lui interdire. Il m'est odieux que des hommes, naguère proscrits, traqués, persécutés, à qui, dans un élan généreux, mes ancêtres ont accordé l'égalité civique et la charte du citoyen, parlent chez nous en maîtres, l'injure à la bouche et le poing tendu, pour menacer les institutions mêmes qui les ont faits ce qu'ils sont. J'en rougis pour les miens, oui, j'en rougis. Je dis que tant de lâche résignation redouble l'audace des ingrats ennemis de nos libertés. Ils nous traitent en pays conquis. Ils nous ôtent la parole et bientôt ils briseront nos plumes. Français, on vous opprime, on vous dépouille, on vous bâillonne, et vous ne voyez rien venir et vous applaudissez. Vos meilleurs amis, les défenseurs de vos biens, de vos coutumes, de vos lois, on les traite en ennemis publics, et vous passez votre chemin. Tel qui vous crie de prendre garde, on vous dit que c'est un factieux et vous le croyez. Parce qu'il dénie à une poignée d'aventuriers sans mandat le droit d'entraîner sans contrôle aux tueries un peuple entier de braves gens, on l'accuse de fomenter des pogromes. Quelle dérision!

Faut-il donc renoncer à se défendre? Je me tourne vers toi, Kessel. Tu as entendu, peut-être, Léon Blum à Luna-Park? L'as-tu vu s'adressant aux pires agitateurs, aux tueurs dépités, aux anarchos trafiquants d'armes et, d'un ton messianique, s'écriant :

— Est-ce que vous croyez qu'il y ait un seul de vos sentiments que je ne comprenne pas, que je n'éprouve pas?

Et, là-dessus, lever le poing, entonner l'*Internationale*, sourire de toutes ses dents aux promesses de la révolution qu'il appelle. Et quand on voit cela, et quand on considère l'entourage politique et bureaucratique de ce politicien, peut-on se rappeler sans frémir que le premier chambardeur de la Russie s'appelle Kerevsky; que la chambardeuse de l'Allemagne s'appelle Rosa Luxembourg; que le chambardeur de la Bavière s'appelle Kurt Eisner; que le chambardeur de l'Autriche s'appelle Otto Bauer; que le chambardeur de la Hongrie s'appelle Bela Kun; que le chambardeur de l'Italie s'appelle Claudio Treves, et que le chambardeur de la Catalogne s'appelle Moïse Rosenberg. Et que tous ces chambardeurs réunis se réclament, ainsi que Léon Blum, d'un maître unique, et que ce maître s'appelait Karl Marx? Antisémite? Non.

Si dans ta pensée, Kessel, ce mot signifie qu'un jour nous penserons chasser l'hôte honnête, assis à notre table et partageant notre pain, ce mot, notre cœur le repousse avec dégoût. Jamais, non jamais. Mais, est-ce être inhumain que de refuser obéissance à ceux qui nous demandent l'hospitalité? Est-ce être inhospitalier que de vouloir récolter sa moisson, boire le vin de sa vigne et garder la maison de ses pères?

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

LA COLLECTION
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté
et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL	fr,	796.000.000.00
RÉSERVE	fr,	1.135.753.000.00
<hr/>		
FONDS SOCIAL	fr	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
 Gaston Blaise, Directeur;
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Albert d'Heur, Directeur;
 Charles Fabri, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur;
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Jules Bagage, Directeur honoraire;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
 Léon Eliat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron A. d'Huart;
 le baron de Trannoy;
 Paul Hamoir;
 H. Vermeulen.
 le comte Patoul.
 Henri Goffinet,

Le Secrétaire,
 M. Camille Lepêche.

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, reliendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
 Créations de tous genres.
 Poupées de style.
 Poupées folkloriques et de caractère.
 Fantaisies, Jouets, etc.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
 Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduites

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{ms} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries-JUMET

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
 Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits LORA

CARBONES
 RUBANS

La marque belge de qualité



STENCILS
 ENCRES

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

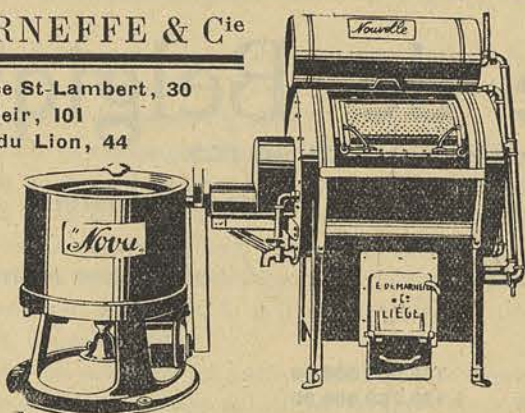
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Franco mis en
marche
toute la Belgique

Facilité paiem.



D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**

de MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

Export **X.L.** Double
Helles **Bock**

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Meilleures Bières

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

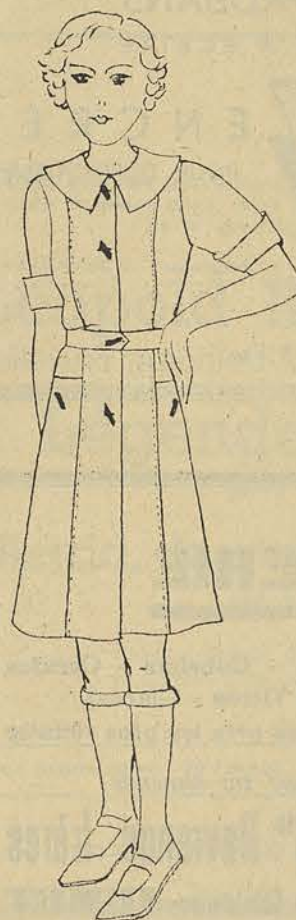
TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130



Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

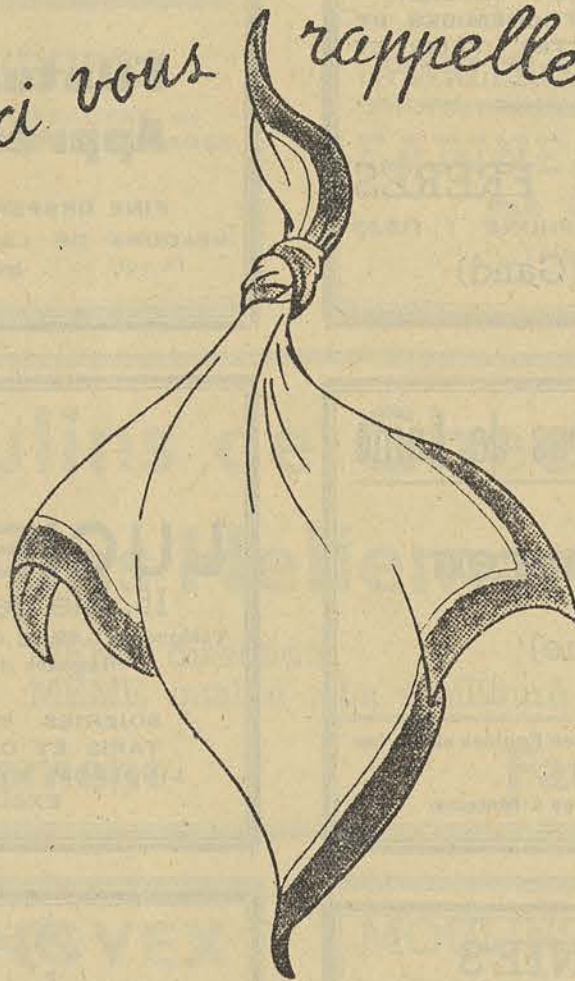
C. Coster & C^o

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).



LA SANTÉ

par

LA CULTURE PHYSIQUE

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

MACHINES A COUDRE

Vente avec facilités de paiement

J. VERHAEGHE

38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kreffi*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor DeHaes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.
Téléphones : 712.49, 753.00.
Registre de commerce d'Anvers n° 726.
Adresse télégraphique : Caffechaes.
Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme.

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627
Compte chèques postaux 188.27.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

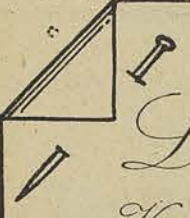
Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ



Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.

(Demandez prix-courant.) *Namur*

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)
PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale
Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Bonbons **LE VAINQUEUR**

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux : 23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

Anciennement : rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

LIÈGE

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)
Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 C. Chèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN
Société Anonyme
Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon **Albert Leroy-Grégoire**
Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Pour vos installations électriques adressez-vous
AUX
ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES
NESTOR FEYENS
66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

Entreprises générales, Entretien, Surveillance,
— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxe
laire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux
d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance
Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vin-
cent à Evre.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché,
Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale,
l'Art Religieux, etc..., etc...

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

◆◆◆

ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

◆◆◆

GROS DÉTAIL

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
Maison fondée en 1880

◆◆◆

Fabrique et Bureaux Dépôt
RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS
Téléphone : 502.17 Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

POÊLES
GODIN

R. RABAUX & C^e
158, Quai des Usines, à BRUXELLES
Usine à Gulse (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANVILLON à AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

À quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés :	11 fr.	
la boîte de 8 poudres :	4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 " :	11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 " :	20 fr.	

C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK

"Het Klaverblad"
(Feuille de Trèfle)
POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :
E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43



Savon au lait battu

SCHROEDER Frères
8, rue Simonon, LIÈGE
Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. : LEGLARM-LIège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

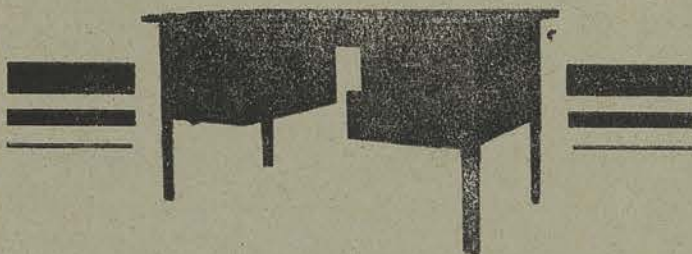
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372246 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

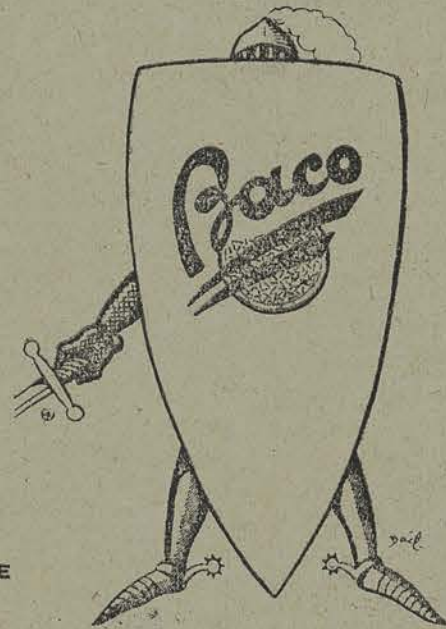
Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fair.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
(Les Bactérioides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

513F

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
800. AN. 822

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genievres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship "Prince Baudouin"
vous émerveillera.